

LA TRAGÉDIE ET LA COMÉDIE À ROME. Brève présentation et choix de textes.

La tragédie : pages 1 – 11
 La [comédie](#) : pages 12 – 40

Deux sites portails pour des recherches plus approfondies sur le théâtre antique :

- le répertoire de [weblettres](#)
- en anglais, le site [Skenotheke](#)

Un entretien éclairant avec Florence Dupont (2004) : <http://www.lelitteraire.com/article1311.html>

La tragédie

1. Un seul **auteur** dont les œuvres ont été transmises : Sénèque, aujourd'hui généralement identifié avec le philosophe stoïcien bien connu, précepteur puis victime de Néron (né vers 1 ap. J.-C., mort en 65). On a conservé sous son nom dix tragédies, dont 9 sont à sujet mythologique grec. La dixième, *Octavie*, dont l'intrigue est tirée de l'actualité, est sans doute d'un auteur différent.

Si le sujet est emprunté aux Grecs, les caractères sont inspirés de la réflexion stoïcienne sur la nature humaine et sur le pouvoir. Les héros sont victimes du *furor*, concept à la fois philosophique et dramatique qui se définit comme l'énergie destructrice de la raison.

Ces pièces seront lues et reprises à partir de la Renaissance, notamment en Italie et en Angleterre. Racine y trouve une partie de son inspiration, par exemple pour *Phèdre*.

Bibliographie :

- Florence DUPONT, *L'acteur-roi. Le théâtre dans la Rome antique*, Belles-Lettres, 2003
- *Le Théâtre à Rome*, Marie-Hélène FRANÇOIS-GARELLI, Jean-Christian DUMONT, Livre de Poche 1998.

Webographie sur Sénèque : <http://www.retiarius.org/dos/sene.php>

2. Les **titres** des pièces conservées :

<i>Hercule furieux</i>	<i>Médée</i>	<i>Agamemnon</i>
<i>Les Troyennes</i>	<i>Phèdre</i>	<i>Thyeste</i>
<i>Les Phéniciennes</i>	<i>Œdipe</i>	<i>Hercule sur l'Oeta</i>

3. les **textes** disponibles

- en ligne :
 - des traductions anciennes, avec leurs mérites et leurs défauts ; à signaler notamment que la division en actes ne date pas de l'antiquité :
 - Texte latin et traduction E. Greslou (1834) : <http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Gallica&O=NUMM-29825&I=275>
 - Traduction E. Greslou revue (1863) : <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/seneque/table.htm>
 - Texte latin et même traduction : <http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/intro.htm#sen>
 - un exemple de travail moderne :
 Texte, traduction et commentaire de *Médée* :
<http://pot-pourri.fltr.ucl.ac.be/itiner/Enseignement/Glor2330/Seneque/accueil.htm>

- en librairie :

Tragédies, édition bilingue, Belles-Lettres 2011

Médée, diverses éditions

Phèdre

Les Troyennes

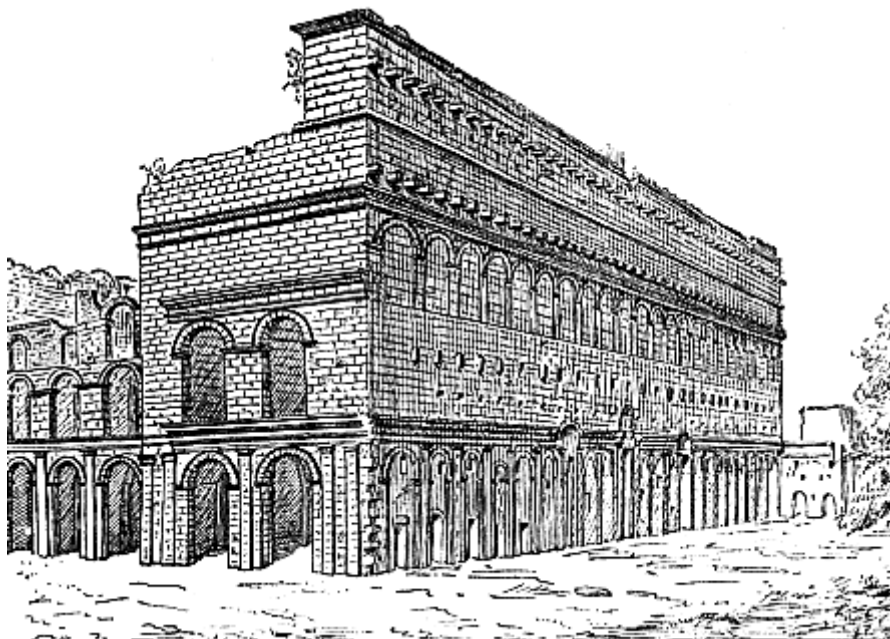
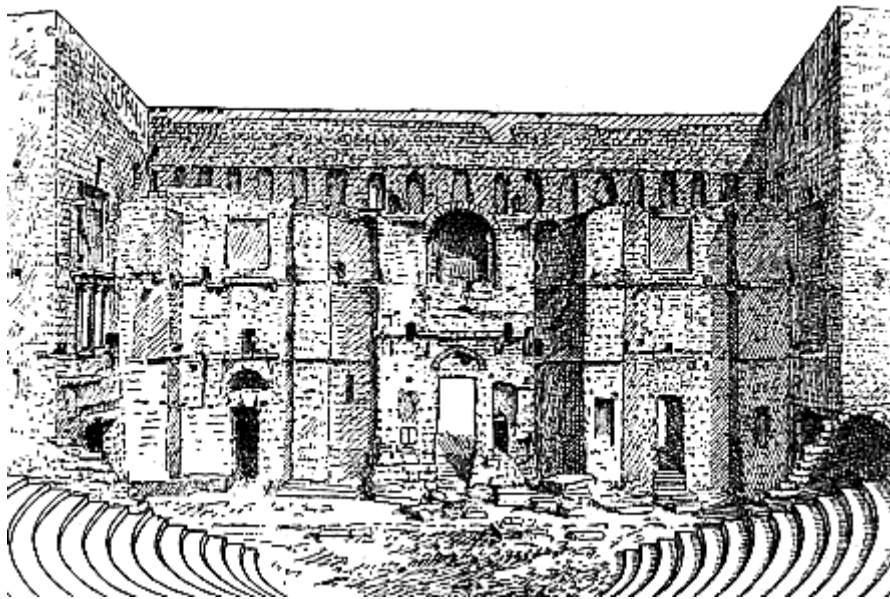
4. **extraits** présentés :

Les Phéniciennes (2 passages)

Œdipe (1 passage)

Thyeste (4 passages)

Les Troyennes (2 passages)



Vue ancienne de l'intérieur et de l'extérieur du théâtre d'Orange

1er extrait : Les *Phéniennes* reprennent le titre et en partie le sujet de la pièce d'Euripide (créée à Athènes vers 410) qui traite la dispute entre les fils d'Œdipe, mais le texte latin est incomplet. Après s'être aveuglé volontairement, Œdipe refuse de s'interposer entre ses deux fils Étéocle et Polynice. Jocaste se jette entre les deux frères.

1ER PASSAGE : *Prières de Jocaste* (vers 450-499, traduction Greslou 1863) :

JOCASTE. — Tournez contre moi le fer et les flammes ; dirigez contre moi seule l'effort de ces vaillants guerriers partis de la ville d'Inachus, et de ceux qui sont descendus en armes de la citadelle de Thèbes. Citoyens et ennemis, frappez ce sein qui a donné des frères à mon époux. Déchirez mes membres, et mettez mon corps en pièces, puisque c'est moi qui ai mis au monde ces deux frères ennemis. Ne poserez-vous donc point les armes ? Faut-il vous le répéter ? Donnez-moi vos mains, donnez-les-moi tant qu'elles sont encore pures. Jusqu'ici l'égarément seul vous a rendus coupables. Votre crime a été celui du Destin qui nous poursuit. Mais, dès ce moment, vous devenez volontairement criminels : il dépend de vous de l'être ou de ne l'être pas. Si le devoir vous touche, réconciliez-vous à la voix de votre mère. Si le crime vous plaît, vous aurez un double forfait à commettre. Votre mère se jette entre vous deux. Renoncez donc à la guerre, ou brisez l'obstacle que j'oppose à votre fureur.

Dans ma perplexité maternelle, auquel des deux adresserai-je mes prières ? Lequel, malheureuse, dois-je presser le premier dans mes bras ? Une tendresse égale me porte à la fois vers tous les deux. L'un a été longtemps séparé de moi ; mais, si votre accord fraternel subsiste, l'autre va maintenant s'éloigner à son tour. Suis-je condamnée à ne vous voir jamais réunis que pour assister à vos luttes fratricides ? Viens le premier dans mes bras, toi qui, éprouvé déjà par tant de peines et de maux, revois ta mère après un long exil. Approche : remets dans le fourreau ce glaive impie, enfonce dans la terre cette lance qui tremble entre tes mains, et qui voudrait s'en échapper. Ce bouclier empêcherait ton sein de se poser sur le sein de ta mère : dépose-le donc aussi. Dénoue ton casque pesant, dégage ta tête de ce terrible appareil des batailles, et livre ton visage aux baisers de ta mère. Pourquoi détourner tes yeux, et jeter des regards inquiets sur la main de ton frère ? Je te couvrirai tout entier de mes bras : on ne pourra verser ton sang qu'en répandant le mien. Pourquoi hésiter ? n'oses-tu donc te confier à ta mère ?

POLYNICE. — Oui, je n'ose. Les saintes lois de la nature n'ont plus de force. Après cet exemple donné par un frère, je dois me défier de sa mère même.

JOCASTE. — Reprends donc ton épée, renoue ton casque et rattache ton bouclier à ton bras gauche. Garde tes armes jusqu'à ce que ton frère ait jeté les siennes. C'est à toi de poser le glaive, toi la première cause de cette guerre. Si tu abhorres la paix, si la fureur des combats s'est emparée de toi, tu ne peux refuser du moins à ta mère un court armistice, le temps d'embrasser pour la première ou la dernière fois ce fils revenu de l'exil. Je vous demande la paix, écoutez-moi sans armes. Vous vous craignez l'un l'autre, moi je vous crains tous les deux, mais c'est pour chacun de vous. Étéocle, pourquoi refuser de remettre ton épée dans le fourreau ? Accepte plutôt avec joie un moment de trêve. Dans la guerre où vous vous lancez, il est plus heureux d'être vaincu que de vaincre. Est-ce que tu crains quelque piège de la part de ton frère ? S'il faut absolument être perfide envers les siens, ou être victime de leurs perfidies, mieux vaut encore souffrir le crime que de le commettre. Mais ne crains rien : votre mère saura vous préserver l'un et l'autre de toute atteinte mutuelle. M'écoutez-vous enfin, ou faut-il que j'envie le sort de votre père ? Suis-je venue pour empêcher un fratricide, ou pour le voir de plus près ? Étéocle a fait disparaître son épée ; il reste appuyé sur sa lance, et se repose sur ses armes plantées en terre.

2E PASSAGE : *Jocaste cherche à apaiser Polynice en lui recommandant l'exil, pendant qu'Étéocle affirme son gout immodéré du pouvoir (vers 620-664, traduction Greslou 1863).*

[...] Va, mon fils, et pars pour une guerre où ton père et ta mère feront des vœux pour le succès de tes armes. Un trône souillé par un fratricide est pire que le plus triste exil. Songe aux maux de la guerre et à ses chances hasardeuses. Quand tu amènerais avec toi toutes les forces de la Grèce, quand tes bataillons inonderaient nos champs, l'issue des combats est toujours incertaine : elle dépend des caprices de Mars. L'épée égalise les adversaires les plus inégaux. L'espérance et la crainte se balancent au gré de l'aveugle Fortune. Le but que tu poursuis est douteux, le crime seul est assuré. Suppose que tous les dieux ont comblé tes désirs. Tes concitoyens ont fui devant toi, vaincus et dispersés. Leur ruine est complète, tes soldats couvrent les campagnes. Eh bien ! dans l'ivresse de la victoire, chargé des dépouilles de ton frère tombé sous tes coups, il te faudra briser tes palmes. Quel nom donneras-tu à une guerre où la joie du vainqueur devient un forfait exécration ? Malheureux ! ce frère que tu veux vaincre, tu pleureras sa défaite. Renonce donc à cette guerre fatale, dissipe les alarmes de ta patrie, sèche les pleurs de ta famille.

POLYNICE. — Eh quoi ! mon frère dénaturé ne porterait point la peine de son parjure et de son crime ?

JOCASTE. — Ne crains rien : il ne sera que trop cruellement puni.... Il régnera.

POLYNICE. — Est-ce là un châtement ?

JOCASTE. — Si tu en doutes, crois-en du moins ton aïeul et ton père. C'est une vérité que Cadmus et sa famille t'apprendront. Nul ne s'est assis impunément sur le trône de Thèbes ; et pourtant, aucun de ses rois jusqu'ici n'a dû le sceptre au parjure. Tu peux, dès ce moment, mettre Étéocle parmi eux.

POLYNICE. — Je l'y mets sans doute, et c'est à ce prix que je veux régner moi-même.

ÉTÉOCLE. — Moi, je te mets au nombre des exilés.

POLYNICE. — Et toi, règne, mais avec la haine de tes sujets.

ÉTÉOCLE. — Redouter la haine, c'est renoncer au trône. La puissance et la haine sont deux choses que le créateur a mises ensemble sur la terre. La gloire d'un roi, c'est de dompter la haine. L'amour des sujets nuit à l'autorité du maître ; leur inimitié lui laisse plus de pouvoir. Quiconque veut être aimé ne porte le sceptre que d'une main faible.

POLYNICE. — Un pouvoir détesté n'est jamais durable.

ÉTÉOCLE. — Les rois m'enseigneront une meilleure politique. Garde pour toi la science de l'exil. Pour le trône je sacrifierais ma patrie, mon palais, mon épouse, et les livrerais aux flammes. Quelque prix qu'on mette à l'empire, il n'est jamais trop acheté.

2e extrait. *Autre pièce sur le même mythe, Œdipe suit les grands traits de l'Œdipe-Roi de Sophocle ; dans le passage suivant, Œdipe voit dans Créon un conspirateur et s'enfoncé dans le despotisme (vers 660-708, traduction Greslou 1863). A noter qu'à la fin de la pièce Jocaste se suicidera par le fer sur la scène, après qu'Œdipe se sera crevé les yeux.*

ŒDIPE. — [...] Tout ce que je craignais de faire, on m'accuse de l'avoir fait ! Mérope, toujours unie à Polybe, repousse cet incestueux hymen. Polybe vivant me justifie du parricide qui m'est imputé. Mon père et ma mère m'absolvent de meurtre et d'inceste. De quoi pourrait-on encore m'accuser ? Thèbes pleurerait la mort de Laïus longtemps avant que j'eusse touché le sol de la Béotie. Le devin s'est-il trompé ? ou Apollon veut-il accabler cette ville d'un nouveau malheur ? Non, non : je découvre les complices d'une adroite conspiration.

C'est une calomnie de Tirésias qui fait mentir les dieux pour faire passer mon sceptre dans vos mains.

CRÉON. — Moi, penser à détrôner ma sœur ? Quand la foi qui me lie à ma famille ne suffirait pas pour me retenir à ma place, j'aurais à craindre, au moins, les dangers d'une élévation entourée de soucis et

d'alarmes. Tandis que vous le pouvez encore sans péril, c'est à vous de déposer volontairement un fardeau qui bientôt vous accablera. Une moindre fortune est pour vous plus sûre.

OEDIPE. – Quoi ! vous m'invitez à déposer le sceptre, comme trop pesant pour moi !

CRÉON. – C'est un conseil que je donnerais à des rois qui seraient libres de rester sur le trône ou d'en descendre. Mais vous, vous êtes forcé de subir les nécessités de votre rang.

OEDIPE. – Louer la médiocrité, vanter le repos et les délices d'une vie oisive, telle est la marche ordinaire d'un ambitieux qui veut régner. Ce calme apparent n'est souvent que le masque d'un esprit inquiet.

CRÉON. – Ma fidélité à toute épreuve ne répond-elle pas suffisamment à de tels reproches ?

OEDIPE. – La fidélité n'est pour les perfides qu'un moyen de nuire.

CRÉON. – Sans porter le poids de la royauté, je jouis de tous les avantages du rang suprême. Mes concitoyens s'empressent dans mon palais. Voisin du trône, je vois tous les jours leurs dons enrichir ma demeure. Meubles somptueux, table opulente, grâces obtenues par mon crédit, que manque-t-il à mon bonheur ?

OEDIPE. – Ce que vous n'avez pas. Jamais on ne se contente du second rang.

CRÉON. – Vous me condamnez donc comme coupable, sans m'entendre.

OEDIPE. – Moi-même, vous ai-je rendu compte de ma vie ? Tirésias a-t-il examiné ma cause ? Cependant il me déclare criminel. C'est un exemple que vous me donnez. Je veux le suivre.

CRÉON. – Et si je suis innocent ?

OEDIPE. – Pour les rois un soupçon vaut une certitude.

CRÉON. – S'effrayer ainsi sans sujet, c'est mériter de courir un danger réel.

OEDIPE. – Un coupable absous hait toujours celui qui lui a fait grâce.

CRÉON. – C'est ainsi qu'on s'attire la haine.

OEDIPE. – Un roi qui craint trop la haine ne sait pas régner. La crainte est le rempart des trônes.

CRÉON. – Le roi qui gouverne avec un sceptre de fer finit par redouter ceux qui le redoutent. La crainte retourne à celui qui l'inspire.

OEDIPE. – Arrêtez ce coupable, et renfermez-le dans une tour. Je rentre dans mon palais.

[Haut du document](#)

3e extrait. *Thyeste* est connu pour la violence de certaines scènes illustrant la rivalité entre les deux frères Atrée et Thyeste, petits-fils de Tantale et fils de Pélops, dont les crimes successifs forment une partie de la légende des Atrides. De ce sujet, qui n'est pas traité dans les tragédies grecques que nous avons conservées, Sénèque retient les caractères des deux frères, notamment pendant la scène du repas où Atrée se venge de son frère en lui servant ses enfants à diner.

Mises en scène récentes :

<http://www.ina.fr/art-et-culture/arts-du-spectacle/video/STC9502138067/jean-pierre-vincent-a-propos-de-thyeste-de-seneque.fr.html>

<http://www.fluctuat.net/scenes/chroniq/thyeste.htm>

1ER PASSAGE : *Au début de la pièce, une Furie, Mégère, évoque l'ombre de Tantale pour annoncer les nouveaux crimes de ses descendants. Vers 23-67, traduction Greslou 1863.*

MÉGÈRE. – Ombre abominable, va, souffle sur ton palais criminel la rage des Furies. Que tes descendants luttent de forfaits, et s'entr'égorgent avec le fer. Point de trêve à leur colère, point de remords qui l'arrête. Qu'une aveugle fureur égare leurs esprits. Que la rage des pères se prolonge, et que leurs crimes se transmettent à leurs fils. Qu'aucun d'eux n'ait le temps de se repentir d'un attentat, mais qu'il en commette chaque jour de nouveaux, et que la vengeance d'un forfait soit un forfait plus grand. Que ces frères orgueilleux tombent du trône pour y remonter de l'exil.

Que le destin de cette famille cruelle flotte indécis entre deux rois. Que le malheur succède à la puissance, la puissance au malheur, et que leur royaume soit en proie à de continuelles révolutions. Que chassés de leur pays pour leurs crimes, ils n'y reviennent, à l'aide des dieux, que pour rentrer dans le crime, et qu'ils soient aussi odieux à tout le monde qu'à eux-mêmes. Que leur fureur se croie tout permis. Que le frère tremble devant le frère, le père devant le fils, le fils devant le père. Que la mort des enfants soit affreuse, mais surtout leur naissance. Que la femme attende aux jours de son mari. Qu'ils portent la guerre au delà des mers. Que leur sang arrose tous les pays, et que la passion triomphante les porte à insulter les plus illustres chefs. Que l'adultère ne soit que la moindre tache de cette famille barbare. Périront la confiance, l'amour, tous les droits de la fraternité !

Que le ciel même soit troublé par vos crimes. Pourquoi ces étoiles qui brillent à sa voûte, et ces flambeaux dont la lumière doit éclairer le monde ? Qu'une nuit affreuse les remplace, et que le jour s'éteigne. Bouleverse ton palais, évoque la haine, le meurtre, les funérailles; que le génie de Tantale remplisse toute sa maison. Qu'elle soit parée comme pour un jour de fête; que le seuil soit orné de lauriers verts; qu'on y allume un feu splendide pour célébrer dignement ton arrivée. Qu'on y renouvelle, mais avec plus de victimes, l'attentat de la Thrace. Pourquoi la main de cet oncle est-elle oisive ? Pourquoi Thyeste ne pleure-t-il pas déjà ses enfants? Quand va-t-on les retirer de la chaudière écumante ? Que leurs membres soient mis en pièces; que le foyer paternel soit souillé de leur sang. Qu'on dresse la table : tu iras prendre part à ce festin du crime ; il n'est pas nouveau pour toi. Je te donne un jour tout entier : pour ce repas, je permets à ta faim de se satisfaire. Sous tes yeux, on boira le sang mêlé avec le vin. J'ai imaginé un repas à te faire fuir toi-même.

2E PASSAGE : *En discutant avec son fils Plisthènes Thyeste refuse encore de se réconcilier avec Atrée. Vers 429-484, traduction Greslou 1863.*

PLISTHÈNES. – Qui vous fait fuir, ô mon père, à l'aspect de la patrie ? Pourquoi vous refuser à tant de biens ? Votre frère abjure sa haine. Il revient à vous, il vous donne la moitié de son royaume, rassemble les membres d'une famille divisée, et vous rend à vous-même.

THYESTE. – Tu me demandes le motif de ma crainte : moi-même je l'ignore. Je ne vois rien qui doive m'effrayer, et je tremble pourtant. Je veux avancer : mes genoux se déroberont sous moi, et je me sens entraîné loin du but vers lequel je marche. C'est ainsi que la rame et le vent poussent un navire vers la haute mer, tandis que le flux, contrariant leurs efforts, le ramène vers le rivage.

PLISTHÈNES. – Surmontez ces vaines terreurs qui troublent votre esprit, et considérez quels biens vous attendent ici à votre arrivée. Ô mon père, vous pouvez être roi.

THYESTE. – Je puis aussi mourir.

PLISTHÈNES. – Mais le pouvoir est une belle chose.

THYESTE. – Ce n'est rien pour qui ne désire rien.

PLISTHÈNES. – Vous laisserez le trône à vos enfants.

THYESTE. – Un trône ne peut contenir deux rois.

PLISTHÈNES. – Peut-on rester misérable, quand on peut vivre heureux ?

THYESTE. – Crois-moi, mon fils, c'est notre ignorance qui nous fait aimer les grandeurs et craindre les revers. Au temps de mon élévation, je n'ai jamais cessé d'être dans les alarmes : je redoutais jusqu'au glaive pendu à ma ceinture. Quel bonheur de ne gêner l'ambition de personne, et de prendre un tranquille repas sur le gazon ! Le crime n'entre point dans les chaumières, et les mets servis sur une petite table ne cachent aucun piège.

C'est dans l'or qu'on boit le poison. Je parle par expérience : la misère vaut mieux que la fortune. Une faible cité ne reçoit point d'ombrage d'une maison qui la domine du haut d'une montagne.

L'ivoire ne brille point à mes somptueux lambris, et nulle sentinelle ne protège mon sommeil. Je n'envoie point de flottes entières à la pêche, et je ne refoule point la mer par mes digues ambitieuses. Les tributs des nations ne viennent point s'engloutir dans l'abîme de mon ventre. Je ne cherche point. à reculer au

delà des Gètes et des Scythes la borne de mes champs. L'encens ne brûle point pour moi, et les autels de Jupiter ne sont point remplacés par les miens. Aucun bois ne se balance sur le toit de mes palais. Je ne possède point une foule d'étangs chauffés par la main des hommes. Je n'ajoute point le jour à la nuit pour le sommeil, ni la nuit au jour pour les débauches de table.

Mais aussi je vis sans crainte ; ma demeure est paisible, quoique sans armes, et la médiocrité m'assure un profond repos. C'est une richesse plus que royale, que de savoir se passer de la royauté.

PLISTHÈNES. – Il ne faut pourtant pas la refuser, si les dieux vous la donnent.

THYESTE. – Il ne faut pas la rechercher non plus.

PLISTHÈNES. – Votre frère vous appelle à partager son trône.

THYESTE. – S'il m'en prie, je dois craindre. Il y a là quelque piège.

PLISTHÈNES. – On voit souvent la tendresse fraternelle rentrer dans les coeurs, et ce sentiment légitime reprendre sa puissance.

THYESTE. – Atrée aimer Thyeste ! on verrait plutôt l'Ourse du pôle se plonger dans l'Océan, l'onde impétueuse du détroit de Sicile se calmer, les moissons mûrir sur les flots de la mer Ionienne, la nuit sombre éclairer la terre, l'eau s'unir au feu, la mort à la vie, le vent faire un traité de paix et d'alliance avec la mer.

PLISTHÈNES. – Cependant quelle perfidie pouvez-vous craindre ?

THYESTE. – Toutes. Quelle mesure veux-tu que je mette à mes craintes ? Sa puissance n'a pas d'autres bornes que sa haine.

[Haut du document](#)

3E PASSAGE : *trompé par le discours mielleux d'Atrée, Thyeste accepte son offre ; le chœur se laisse lui aussi tromper. Vers 508-576, traduction Greslou 1863.*

ATRÉE. – J'ai du bonheur à te revoir, mon frère ; viens, que je te serre dans mes bras. Oublions nos haines passées. A partir de ce jour, n'écoutons plus que la voix du sang et de l'amitié fraternelle. Que tout sentiment coupable sorte à l'instant de nos coeurs.

THYESTE. – Si tu n'étais tel à mon égard, il me serait facile de prouver mon innocence. Mais j'aime mieux tout avouer. Je le confesse donc, Atrée, j'ai commis autant de crimes que tu m'en as imputé. Ta conduite actuelle rend ma cause mauvaise, et je dois avoir été réellement coupable pour avoir paru tel aux yeux d'un aussi bon frère. Je n'ai plus que mes larmes pour défense. Le premier tu me vois à tes pieds. Ces mains, qui n'ont jamais embrassé les genoux de personne, embrassent les tiens. Oublie tous tes ressentiments, et chasse de ton coeur tout désir de vengeance. Reçois ces fils innocents comme otages de ma foi.

ATRÉE. – N'embrasse pas mes genoux, mon frère; viens plutôt dans mes bras. Et vous, nombreux appuis de notre vieillesse, venez vous suspendre à mon cou. Quitte, mon frère, ces vêtements de deuil qui sont un reproche pour mes yeux; prends des habits semblables aux miens, et accepte avec joie la moitié de mon royaume. Mon plus beau titre de gloire, c'est de sauver un frère et de partager avec lui le trône paternel. Posséder une couronne, c'est l'effet du hasard ; la donner, c'est l'ouvrage de la vertu.

THYESTE. – Que les dieux, mon frère; te récompensent de tels bienfaits. Le diadème convient mal à mon infortune, et le sceptre à mes mains coupables. Laisse-moi me cacher dans la foule.

ATRÉE. – Il y a place pour deux sur mon trône.

THYESTE. – Je jouis de tes biens, mon frère, comme s'ils étaient à moi.

ATRÉE. – Peut-on se dérober aux faveurs de la fortune ?

THYESTE. – Oui, quand on sait combien elles nous échappent aisément.

ATRÉE. – Veux-tu me priver ainsi d'une gloire immense ?

THYESTE. – Ta gloire est assurée ; il me faut songer à la mienne. Je suis résolu à refuser le trône.

ATRÉE. – Si tu n'acceptes point ta part, je renonce à la mienne.

THYESTE, – Eh bien ! puisque tu me l'imposes, je porterai le titre de roi ; mais le droit et le pouvoir que tu m'accordes te seront toujours soumis, aussi bien que ma personne.

ATRÉE. – Que ton noble front se pare du bandeau royal. Je vais immoler aux dieux les victimes que je leur dois.

LE CHOEUR.

Qui le croirait ? cet homme si dur, si emporté, si violent, le cruel Atrée s'est senti désarmé à l'aspect de son frère. Rien n'est fort comme la voix du sang. Les haines étrangères sont implacables; mais les sentiments fraternels reprennent toujours leur empire. La haine, excitée par de graves motifs, avait rompu l'harmonie et appelé la guerre. Le pas des rapides coursiers avait déjà troublé nos campagnes. Dans les deux camps le glaive homicide avait brillé entre les mains furieuses de Mars, toujours avide de carnage. Soudain la voix du sang a étouffé le bruit des armes, réuni les deux frères, et les a conduits malgré eux à l'autel de la paix. Quel dieu a opéré cette merveille ? Naguère encore Mycènes retentissait du bruit de la guerre civile. Les mères pâles pressaient leurs enfants contre leur sein. L'épouse tremblait pour son époux, ceint d'un glaive rouillé dans les loisirs de la paix, et qui ne servait qu'à regret une fureur impie. Ici on relevait des murs en ruine ; là on fortifiait des tours chancelantes; ailleurs on entourait les portes de grilles de fer. Il fallait faire une garde vigilante et passer des nuits inquiètes sur des créneaux. La crainte de la guerre était plus terrible que la guerre elle-même. Ces bruits menaçants sont enfin tombés. On n'entend plus retentir le fracas effrayant des clairons et des trompettes. Notre ville goûte les charmes de la paix.

4E PASSAGE : *Atrée célèbre son ignoble vengeance. Vers 885-919, traduction Greslou 1863.*

Je marche l'égal des dieux, je vois tous les hommes à mes pieds, et ma tête altière atteint jusqu'au ciel. C'est maintenant que je règne, c'est maintenant que le trône de mon père est à moi.

Les dieux ne me doivent plus rien : tous mes vœux sont remplis. Je suis content; c'est assez ; je ne demande pas davantage. Mais pourquoi serait-ce assez ? J'irai plus loin : j'accablerai le père de la mort de ses enfants. Pour m'épargner toute honte, le jour s'est retiré. A l'oeuvre donc, tandis que le ciel me seconde.

Que ne puis-je tenir tous les dieux qui ont fui devant moi pour les traîner ici, malgré eux, et leur faire contempler ce festin qu'a préparé ma vengeance ! Mais il suffit que Thyeste le voie.

En dépit du jour qui nous retire sa lumière, je dissiperai les ténèbres qui lui cachent l'excès de son malheur. Voilà trop longtemps qu'il est à table comme un paisible et joyeux convive.

C'est assez de mets, c'est assez de vin. Il ne faut pas qu'il soit ivre pour sentir sa misère. Esclaves, ouvrez les portes de ce palais comme pour un jour de fête. Il me tarde de contempler son visage à l'aspect des têtes de ses enfants, d'entendre ses premiers cris de douleur, de le voir immobile et glacé. Tel doit être le fruit de mon oeuvre. Ce n'est pas de ses souffrances que je veux être témoin, mais de leur commencement.

Le palais est ouvert et resplendit de mille feux. Thyeste est là, couché sur la pourpre et sur l'or. Sa tête, appesantie par le vin, s'appuie sur sa main gauche. Un hoquet... Oh ! je suis le plus grand des dieux et le roi des rois. Mes vœux sont dépassés.

Il est rassasié ; il boit dans une large coupe d'argent. N'épargne pas le vin : il reste encore assez de sang de mes trois victimes. Je le mêlerai avec un vin vieux pour en déguiser la couleur, et cette dernière coupe achèvera ton repas. Qu'il boive le sang de ses enfants ; il aurait bu le mien. Le voilà qui chante et se répand en paroles joyeuses : il n'a plus sa tête.

[Haut du document](#)

4e extrait. Dans *Les Troyennes* Sénèque présente les lamentations de différentes femmes victimes de la cruauté de la guerre et des Grecs (traduction Nisard, 1855).

1^E PASSAGE : ANDROMAQUE DOIT-ELLE LIVRER SON FILS OU LAISSER DÉVASTER LE TOMBEAU D'HECTOR ?
(vers 642-706)

Andromaque a vu en songe Hector qui lui a conseillé de cacher Astyanax dans son propre tombeau. Mais Ulysse, méfiant, veut raser ce tombeau et disperser les cendres pour faire disparaître toute trace d'Hector.

(ANDROMAQUE) (*à part.*) Que ferai-je ? Une double crainte partage mon âme : d'un côté, mon fils; de l'autre, la cendre d'un époux. Lequel doit l'emporter ? Cher Hector, j'en atteste les dieux cruels, et plus encore tes mânes, mes véritables dieux, je n'aime dans mon fils que toi seul. Qu'il vive, pour me rappeler les traits de mon époux. Quoi ! les cendres d'Hector seraient arrachées de son tombeau, ses restes dispersés sur la vaste étendue des mers ? Périssent plutôt son fils ! Ah! mère barbare ! pourras-tu le voir souffrir une mort si cruelle, tomber en roulant du haut d'une tour ? Oui, je le pourrai, j'en aurai le courage, pourvu que mon époux mort ne soit pas outragé par la main du vainqueur. Que dis-je ? mon fils sentira toutes les angoisses de la mort ; le trépas a rendu l'autre insensible. Cruelle incertitude ! Prenons un parti. A qui des deux ferai-je grâce ? Ingrate, tu balances ? Et c'est ton Hector ? Que dis-tu ? des deux côtés est un Hector ; mais l'un est vivant, et peut-être un jour vengera son père. Je ne puis les sauver tous deux. Que faire ? Sauvons celui que redoutent les Grecs.

(ULYSSE) C'en est fait, j'obéis à l'oracle ; je détruis ce tombeau.

(ANDROMAQUE) Ce tombeau que vous nous avez rendu¹ !

(ULYSSE) Que m'importe ? je le renverserai de fond en comble.

(ANDROMAQUE) J'en appelle aux dieux, j'en appelle à l'ombre d'Achille. Pyrrhus, défendez le bienfait² de votre père.

(ULYSSE) Ce tombeau va couvrir la terre de ses débris.

(ANDROMAQUE) C'est le seul crime que les Grecs n'eussent pas encore tenté. Vous avez outragé les temples, ceux même des dieux qui vous sont propices. Votre fureur avait épargné les tombeaux. Mais je m'opposerai à vos efforts ; ma faible main bravera vos armes ; un juste courroux me donnera des forces. Telle cette vaillante Amazone qui terrassa les bataillons argiens³, ou qu'une Ménade⁴, possédée d'une fureur divine, parcourt à grands pas les forêts épouvantées et hors d'elle-même frappe et blesse sans le savoir, je m'élancerai au milieu des soldats, et je périrai du moins en défendant les cendres de mon époux.

(ULYSSE) (*aux soldats.*) Vous hésitez ? Qui vous arrête ? Les gémissements et la fureur impuissante d'une femme ? Obéissez.

(ANDROMAQUE) Que vos coups tombent d'abord sur moi. Ils me repoussent. Brise les liens de la mort, entrouvre la terre, cher Hector, pour dompter Ulysse. Ton ombre suffira. Il a saisi ses armes ; il lance des feux. Ô Grecs, ne voyez-vous pas Hector ? ou suis-je la seule qui le voie ?

(ULYSSE) (*à un soldat.*) Détruis-le jusque dans ses fondements.

(ANDROMAQUE) (*à part.*) Que fais-tu, insensée ? Tu enveloppes dans la même ruine ton fils et ton époux. Peut-être pourras-tu fléchir les Grecs par tes prières ! L'infortuné serait écrasé sous les débris de ce vaste monument ! Qu'il périsse de toute autre manière, plutôt que d'être la victime d'un père mort, plutôt que de peser lui-même sur la cendre paternelle. (*A Ulysse*) Ulysse, je tombe à vos pieds ; Andromaque, qui n'a jamais imploré personne, embrasse vos genoux. Prenez pitié d'une mère ; écoutez ses prières avec douceur, avec patience. Plus les dieux vous ont élevé, moins vous devez accabler les malheureux. Ce qu'on leur accorde, on le donne à la fortune. Ainsi puisse vous recevoir la couche de votre chaste épouse !

¹ Priam a acheté le cadavre d'Hector pour pouvoir l'ensevelir (*Iliade*, XXIV, 230 sqq.)

² Achille a accepté de rendre le corps.

³ = grecs. Dans la tradition les Amazones sont alliées aux Troyens.

⁴ ou Bacchantes : adoratrices de Bacchus – Dionysos, caractérisées par leur violence débridée.

Puissent les jours de Laërte¹ se prolonger jusqu'à votre retour ! Que votre fils vous reçoive dans votre palais ! Puisse-t-il enfin, allant même au delà de vos vœux, passer en âge son aïeul, et son père en sagesse. Ayez pitié d'une mère. C'est ma seule consolation dans mes malheurs.

(ULYSSE) Livrez-moi votre fils, et vous me prierez après.

(ANDROMAQUE) Sors de ta retraite, viens, déplorable enfant, que ta mère n'a pu sauver.

On notera l'évolution du personnage d'Andromaque dans ce passage : d'abord le dilemme et la délibération, puis les menaces guerrières, enfin la position de suppliante.

[Haut du document](#)

2E PASSAGE : LA MORT D'ASTYANAX (vers 1068-1117)

Un messager vient annoncer et décrire les crimes exigés et accomplis par les Grecs : la mort successive d'Astyanax et celle de Polyxène, la toute jeune fille de Priam qui est immolée aux mânes d'Achille.

(MESSAGER) (*à Hécube*) Votre fille a été immolée, (*à Andromaque*) votre fils, précipité du haut du rempart. Mais l'un et l'autre ont souffert la mort avec courage.

(ANDROMAQUE) Retraced-nous le détail funeste de ce double forfait. Une âme affligée se complaît dans tout ce qui peut nourrir sa douleur. Parlez donc, et n'omettez aucune circonstance.

(MESSAGER) Il ne reste plus de la ville superbe de Troie que cette tour au sommet de laquelle Priam se rendait d'ordinaire ; de là ce prince, placé derrière les créneaux, observait les combats et dirigeait les mouvements de ses troupes, tenant son petit-fils entre ses bras, et lui montrant Hector qui, le fer et la flamme à la main, poursuivait les Grecs effrayés. Ce vieillard faisait admirer au jeune enfant les exploits de son père. Cette tour, autrefois remarquable entre toutes, et qui faisait l'ornement de nos murailles, est maintenant un rocher cruel, autour duquel s'assemblent en foule les chefs et les soldats. Tous ont quitté leurs vaisseaux ; les uns couvrent une vaste colline, d'où la vue s'étend au loin dans la plaine ; les autres, quoique placés au sommet d'une roche, se dressent encore sur la pointe du pied ; d'autres montent sur les pins, les lauriers, les hêtres, qui tremblent sous le poids dont leur cime est chargée. Ceux-ci gravissent le sommet escarpé d'une montagne : ceux-là se tiennent sur quelque reste de maison à demi consumée ; d'autres saisissent les pierres saillantes de nos murs en ruines ; quelques-uns même, ô sacrilège ! assis sur le tombeau d'Hector, contemplent le spectacle barbare. A travers cet espace rempli de spectateurs, on vit s'avancer fièrement le roi d'Ithaque², tenant de la main droite le petit-fils de Priam. L'enfant le suit d'un pas assuré jusqu'au haut des remparts. Arrivé devant la tour, il promène autour de lui ses regards intrépides, sans éprouver le moindre effroi. Tel un lionceau, trop jeune et trop faible encore pour s'élancer sur sa proie, a déjà cependant un air menaçant, essaye de mordre, et montre en lui toute la fierté du roi des forêts ; ainsi Astyanax, même entre les mains de son ennemi, excitait l'admiration des soldats, des chefs, d'Ulysse lui-même. Objet des pleurs d'une si grande multitude, lui seul ne pleure pas ; et tandis qu'Ulysse, instruit par le devin, répétait les prières et les paroles sacrées et suppliait les dieux cruels d'accepter ce sacrifice, l'enfant se précipite de lui-même au milieu royaume de Priam.

(ANDROMAQUE) Jamais l'habitant de la Colchide ou le Scythe³ vagabond, jamais ces peuplades sauvages répandues autour de la mer Caspienne, poussèrent-ils si loin la cruauté ? Non, le farouche Busiris⁴ lui-même n'immola jamais sur ses autels une si tendre victime, et Diomède⁵ ne fit jamais dévorer par ses chevaux cruels les membres d'un enfant. Ô mon fils, qui ensevelira ton corps et le confiera au tombeau ?

¹ Père d'Ulysse. Allusion au long retour d'Ulysse après la fin de la guerre.

² Ulysse

³ La Colchide, dans le Caucase, et la Scythie, dans les plaines d'Ukraine, sont des pays considérés comme particulièrement barbares.

⁴ Roi mythique d'Égypte, très hostile aux étrangers.

⁵ Autre roi mythique qui faisait dévorer les étrangers par ses juments.

(MESSAGER) Après cette chute, que peut-il rester de votre fils ? Ses membres brisés sont épars çà et là. L'éclat de sa beauté, les grâces de son visage, ces traits nobles qui rappelaient son père, tout a été détruit, lorsqu'il est tombé si pesamment sur la terre. Sa tête s'est brisée contre le roc, et les débris sanglants en ont jailli de toutes parts. Il n'est plus, hélas ! qu'un corps défiguré.

(ANDROMAQUE) C'est encore par là qu'il ressemble à son père.

Un bon exemple d'hypotypose ! La tragédie de Sénèque ne recule pas devant les descriptions les plus détaillées de l'horreur.

Dossier plus complet sur *Andromaque* dans la partie « tragédie grecque ».

Une mise en scène moderne d'une autre pièce de Sénèque, *Agamemnon* :
<http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/piece/index.php?id=agamemnon>



Masque tragique : mosaïque du théâtre de Vienne

Source : [Théâtre de Vienne](#)

[Haut du document](#)

La comédie

1. Présentation

Il nous reste des textes substantiels de deux auteurs seulement, Plaute et Térence. Toutes les pièces conservées sont des *fabulae palliatae*, « pièces jouées en manteau grec », dont le modèle semble être la comédie nouvelle athénienne (celle de Ménandre, fin du 4^e siècle av. J.-C.). Le sujet, les personnages et beaucoup de détails concrets sont grecs, mais les caractères sont proprement romains.

L'intrigue de la plupart des textes est stéréotypée et les personnages répétitifs : un jeune homme amoureux aidé par un esclave dévoué, une jeune fille libre devenue prostituée qui retrouve son honneur, un père sévère puis attendri, et des personnages secondaires variables : le parasite, le soldat, le vieillard, le ou la proxénète, le cuisinier, etc.

L'invention comique est essentielle et multiple, au détriment de la cohérence et de la vraisemblance.

Un prologue présente l'action et les commentaires de l'auteur, ainsi qu'un appel à l'attention des spectateurs. Le dénouement est très souvent une scène de reconnaissance.

Dans une proportion difficile à déterminer, les pièces étaient musicales : les passages parlés (*diverbia*) sont accompagnés à la « flute » (en réalité plutôt un hautbois) et les passages appelés *cantica* sont tantôt des sortes de récitatifs, tantôt des chants exécutés par les acteurs, sans chœur. Les acteurs (au moins cinq dans certaines pièces) sont très probablement masqués.

La division en actes date de la Renaissance. Depuis cette époque les auteurs sont nombreux à s'inspirer de ces comédies, par exemple Molière pour *Amphitryon*, *l'Avare* et *les Fourberies de Scapin*.

Bibliographie :

- Florence DUPONT, *L'acteur-roi. Le théâtre dans la Rome antique*, Belles-Lettres, 2003
- *Le Théâtre à Rome*, Marie-Hélène FRANÇOIS-GARELLI, Jean-Christian DUMONT, Livre de Poche 1998.
- *Les manuels de latin de Première*, par exemple Nathan et Hatier (programme 2008).

2. Auteurs et titres

PLAUTE (255 – 184 av. J.-C.)

Amphitryon

Asinaria (la Comédie aux ânes)

Aulularia (la Petite Marmite)

les Bacchides

Captivi (les Captifs)

Casina

Cistellaria (la Casette)

Curculio (le Charançon)

Epidicus

les Ménechmes

Mercator (le Marchand)

Miles gloriosus (le Soldat fanfaron)

Mostellaria (le Fantôme)

Persa (le Perse)

Poenulus (le Petit Carthaginois)

Pseudolus

Rudens (le Cordage)

Stichus

Trinummus (les Trois Sous)

Truculentus

Vidularia (la Valise)

au total 21 pièces plus ou moins complètement conservées, sur les 130 qu'on attribue à Plaute.

TÉRENCE (185 – vers 160 av. J.-C.)

l'Andrienne

Heautontimoroumenos (en grec, le Bourreau de soi-même)

l'Eunuque

les Adelphes

l'Hécyre

Phormion

3. Textes

- en ligne :

PLAUTE

- Traductions : voir le détail sur <http://www.webletters.net/languesanc/?page=traductions&n=403>
 - 15 pièces sur <http://remacle.org/bloodwolf/comediens/Plaute/table.htm>
 - plusieurs pièces sur <http://www.roma-quadrata.com/index.html>
- Texte et traduction : 4 pièces sur <http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/intro.htm#plaute>

TÉRENCE

- Traductions : <http://remacle.org/bloodwolf/comediens/Terence/index.htm>
- Texte et traduction :
 - 2 pièces sur <http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/intro.htm#terence>
 - 5 des 6 pièces : <http://remacle.org/bloodwolf/comediens/Terence/index.htm>

- des extraits en vidéo de la *Mostellaria* de Plaute:

<http://www.youtube.com/watch?v=Hm7stqpmHgQ>

http://www.youtube.com/watch?v=O4Szeo2kR_c

- en librairie

PLAUTE

- Édition bilingue intégrale, Belles-Lettres, 7 tomes
- *Théâtre complet*, Folio 1991, 2 tomes
- *Amphitryon, l'Aululaire, le Soldat fanfaron*, Flammarion GF 1991
- *La Comédie au fantôme*, l'École des loisirs, 1989
- *La Marmite et Pseudolus*, Actes sud, 2001

TÉRENCE

- *Théâtre complet*, Folio 2001
- Édition bilingue intégrale, Belles-Lettres, 3 tomes

4. Extraits

- [les scènes d'exposition](#) : 5 exemples tirés de 5 comédies latines

Ces exemples donnent une bonne idée de l'originalité de la comédie latine et de son fonctionnement (sujet, personnages, conditions de création et de représentation, rapports auteur – public, etc.).

- [les sources de Molière](#) : 9 extraits de 3 comédies latines que l'on reconnaît chez Molière.

On pourra confronter les textes ci-dessous et les passages comparables dans les 3 pièces où Molière a le plus directement puisé chez les comiques latins : Amphitryon, L'Avare et Les Fourberies de Scapin. On constatera notamment que le XVII^e siècle ne connaissait pas nos réticences en matière d'emprunt.

A) les scènes d'exposition

Texte 1 : prologue du *Poenulus* de Plaute

[Texte 2](#) : prologue de la *Casina*

[Texte 3](#) : début du *Miles gloriosus*

[Texte 4](#) : début du *Curculio*

[Texte 5](#) : prologue de *l'Hécyre* de Térence

TEXTE 1 :

PLAUTE, prologue du *Poenulus*, v. 1-129. Traduction A. Ernout, Belles-Lettres, 1937-1970, modifiée sur la fin.

Le chef de troupe s'adresse aux spectateurs pour capter d'abord leur attention et leur bienveillance, puis il leur expose l'intrigue de la pièce. Il semble qu'il porte un costume signalant cette fonction. Ce passage renseigne également sur la composition du public et l'ambiance théâtrale.

J'ai envie de vous remettre en mémoire *l'Achille* d'Aristarque ; aussi emprunterai-je mon début à cette tragédie. (*Élevant la voix*) « Taisez-vous, faites silence, et prêtez attention. Écoutez, c'est l'ordre du grand vainqueur d'Histrie... onie¹. » Il veut voir bien disposés tous ceux qui siègent sur ces gradins, qu'ils y soient venus le ventre vide ou la panse pleine. Vous qui avez mangé, vous avez beaucoup mieux fait ; vous qui n'avez pas mangé, vous vous rassasiez de fables comiques. Vraiment, quand on a chez soi à manger tout préparé, c'est grande folie de venir, à cause de nous, s'asseoir ici sans avoir déjeuné.

« Lève-toi, crieur ; avertis le public d'avoir à nous écouter. » Il y a une heure que j'attends pour voir si tu sais ton métier. Exerce ta voix qui fournit à ton existence et à ton entretien ; car, si tu refuses de crier, pendant que tu ne dis rien, la famine se glissera chez toi. (*Après la proclamation du héraut*) Allons, rassieds-toi, afin d'emporter d'ici double salaire. (*Lacune ; il s'adresse aux spectateurs*) ... Bien vous fasse : que vous observiez mes édits. Qu'aucune vieille putain ne vienne s'asseoir sur le proscénium ; que les licteurs ne soufflent mot, ni eux, ni leurs verges ; que l'ordonnateur ne passe pas devant le nez des gens, et ne conduise personne à sa place pendant que les acteurs seront en scène. Ceux qui ont dormi la grasse matinée chez eux doivent se résigner à rester debout maintenant ; ou bien, qu'ils dorment un peu moins. Que les esclaves n'envahissent pas les gradins, qu'ils laissent la place aux hommes libres, ou qu'ils payent ce qu'il faut pour s'affranchir. S'ils ne peuvent le faire, qu'ils s'en aillent chez eux, pour éviter la double infortune d'être bigarrés ici par les verges, et au logis par les écrivains qui puniraient leur négligence au retour de leurs maîtres. Que les nourrices soignent à la maison leurs poupons, et ne s'avisent pas de les apporter au spectacle : ainsi elles ne mourront pas de soif et leurs bébés ne mourront pas non plus de faim, et ne bêleront pas ici d'inanition comme des chevreaux. Que les dames regardent sans rien dire, qu'elles rient sans rien dire, qu'elles modèrent les éclats de leur voix flûtée ; qu'elles gardent pour la maison leurs sujets de conversation, afin de ne pas assommer leurs maris, ici comme chez elles. Quant aux organisateurs des jeux, qu'ils ne décernent la palme à aucun artiste injustement ; qu'aucun artiste non plus ne soit chassé du théâtre par la cabale, pour assurer le triomphe des mauvais sur les bons.

Et ceci encore, que j'ai failli oublier. Pendant le spectacle, vous autres, les valets de pied, faites irruption au cabaret ; pendant que c'est l'occasion, pendant que les tartes fument dans le four, vite, courez. Ces ordonnances que j'édicte en vertu de mon pouvoir histrionien (grand bien vous fasse, par Hercule !), que chacun s'en souvienne pour son compte personnel.

Maintenant, le sujet de la pièce, à son tour. Je veux y revenir, pour que vous en soyez instruits aussi bien que moi. Je vais en tracer les divisions, les limites, avec tenants et aboutissants: c'est moi qu'on a désigné

¹ Allusion à la conquête récente de l'Istrie, et jeu de mots avec « histrion », nom courant de l'acteur de théâtre.

comme arpenteur pour cette opération. Mais, si cela ne vous ennuie pas, je voudrais vous dire le titre de la comédie. Si cela vous ennuie, ... je le dirai tout de même, pourvu que j'y sois autorisé par qui de droit.

Cette comédie s'appelle en gre) le *Carthaginois* ; Plaute Pulti-phagone¹ l'intitule en latin *l'Oncle*. Vous avez déjà le titre. Maintenant, je vais vous rendre compte du reste, car c'est ici que le sujet va être soumis à votre censure. Chaque sujet doit être déclaré devant le proscénium afférent, et c'est vous qui êtes les experts assermentés. Veuillez écouter, s'il vous plaît.

Il y avait à Carthage deux cousins germains, tous deux de très grande famille, de très grande fortune. L'un est vivant, l'autre est mort depuis longtemps. Je vous le dis avec d'autant plus d'assurance que je le tiens de l'embaumeur qui a fait l'embaumement. Or le vieillard qui est mort avait un fils unique, lequel fut arraché à son père, et enlevé de Carthage tout jeune encore, à l'âge de sept ans, cela six ans avant le décès de son père. Ce dernier, se voyant privé de son fils unique, tombe lui-même malade de chagrin, fait son héritier de son cousin germain, et, quant à lui, il part pour l'Achéron sans le moindre bagage. L'homme qui avait dérobé l'enfant l'emmène ici à Calydon², le vend comme esclave à un vieux richard qui voulait des enfants, mais détestait les femmes. Cet enfant qu'acheta le vieillard, c'était, sans qu'il le sût, le fils de son hôte. Il l'adopte pour fils, et en fit son héritier quand vint son dernier jour. Le jeune homme habite là-bas, dans cette maison-là (*il montre la maison d'Agorastoclès sur la place*).

Je fais demi-tour, et retourne encore une fois à Carthage. Avez-vous des commissions, ou quelque affaire à me confier ? Si vous ne me donnez pas d'argent, vous perdrez votre temps ; mais si vous m'en donnez, vous perdrez bien davantage encore. Or l'oncle du jeune homme, le vieillard qui vit encore, avait à Carthage deux filles, l'une de cinq ans, l'autre de quatre ans à peine. Toutes deux lui furent volées, en même temps que leur nourrice, à Magara³. Leur ravisseur les emmène dans la ville d'Anactorium⁴, et les vend toutes ensemble, nourrice et petites filles, argent comptant, à un homme (si toutefois un *leno*⁵ mérite ce nom) qui est bien le plus maudit scélérat que la terre ait jamais porté. Au reste, jugez vous-mêmes quelle espèce d'homme on peut être, quand on s'appelle Leloup. D'Anactorium, où il habitait d'abord, il est venu se fixer ici à Calydon, il n'y a pas longtemps, pour faire son commerce ; il habite dans cette maison que voilà (*il montre la maison en face de celle d'Agorastoclès*). Le jeune homme est amoureux fou d'une des deux jeunes filles, sa propre cousine, sans qu'il s'en doute ; il ignore qui elle est, il ne l'a jamais touchée, tellement le léno le fait languir, et jusqu'à présent il n'a rien fait de répréhensible avec elle, il ne l'a jamais emmenée chez lui, pas plus que le léno n'a voulu l'y envoyer ; le voyant amoureux, il veut le prendre dans sa nasse. L'autre, la cadette, un militaire veut l'acheter pour en faire sa maîtresse, car il l'aime à en perdre la tête.

Mais le Carthaginois, leur père, depuis qu'il les a perdues, ne cesse de les chercher partout, et sur terre et sur mer. A peine a-t-il mis le pied dans une ville qu'aussitôt il va voir l'une après l'autre toutes les courtisanes qui l'habitent. Il leur donne de l'argent, il les engage pour une nuit, et ensuite il pose à chacune cent questions : d'où est-elle, de quel pays, a-t-elle été prise à la guerre ou enlevée par les pirates, quelle est sa famille, quels étaient ses parents. C'est ainsi qu'il met toute son habileté et tout son art à chercher après ses filles. En outre, il sait toutes les langues ; mais il fait semblant, sciemment, de ne pas les savoir. C'est un vrai Carthaginois, c'est tout dire⁶. Il a débarqué hier soir dans ce port ; et c'est le père des jeunes filles qui sont ici (*montrant la maison du léno*), en même temps que l'oncle du jeune homme qui habite là (*montrant la maison d'Agorastoclès*). Tenez-vous le fil ? Si vous le tenez, tirez-le ; mais faites attention de ne pas le rompre, s'il vous plaît ; laissez-le se dérouler jusqu'au bout. (*Il va comme*

¹ Mot inventé mélangeant le latin et le grec : littéralement « le fils des mangeurs de bouillie » ; celle-ci est l'aliment des pauvres à Rome. Le titre *L'Oncle* ne correspond pas à celui qui figure en tête du texte : *Poenulus, Le Petit Carthaginois*.

² ancienne ville de Grèce continentale.

³ Faubourg de Carthage.

⁴ Autre ville non loin de Calydon.

⁵ Le *leno* est le proxénète, le « méchant » dans la comédie romaine.

⁶ Les Romains considéraient traditionnellement les Carthaginois comme particulièrement perfides.

pour se retirer, mais il s'arrête, et semble tout à coup se raviser) Ah! j'allais oublier de vous dire le reste. Le vieillard qui a fait du jeune homme son fils adoptif fut jadis en relations d'hospitalité avec l'oncle de Carthage ; ce dernier va venir aujourd'hui dans cette ville, il retrouvera ses filles ici (*montrant la maison du léno*), et là, le fils de son cousin germain (*montrant la maison d'Agorastoclès*) ; c'est du moins ce que j'ai appris.

Je vais m'habiller ; vous, préparez-vous à nous juger avec équité. Le Carthaginois qui va venir aujourd'hui retrouvera ses filles et son neveu. Pour le reste soyez-nous favorables. Je m'en vais : il faut que je change de personnage. Il y a d'autres acteurs pour vous révéler le reste. Adieu et assistez-nous, que le dieu du Salut vous garde.

comédie

TEXTE 2 :

PLAUTE, prologue de la *Casina*, vers 1-88. Traduction Clouard, Garnier.

Dans ce prologue on retrouve les deux éléments habituels : l'appel au public et le résumé de l'intrigue. A noter en outre l'indication qu'il s'agit d'une reprise, plusieurs années après la création.

Salut, très honorables spectateurs, qui estimez à très haut prix la Bonne Foi, comme la Bonne Foi vous estime. Si je dis vrai, montrez-le-moi par un témoignage éclatant (*il fait le geste d'applaudir*), afin que je connaisse dès l'abord vos bonnes dispositions. (*Après un repos.*) Ceux qui préfèrent le vin vieux sont des sages, à mon sens, comme ceux qui se plaisent aux vieilles comédies. Puisque vous approuvez les oeuvres anciennes et l'ancien langage, les vieilles comédies surtout doivent avoir votre approbation. Les pièces nouvelles, qu'on donne aujourd'hui, sont encore plus mauvaises que la nouvelle monnaie. Or donc, nous nous empressons, ayant appris par la voix publique votre goût particulier pour le théâtre de Plaute, de vous donner une ancienne comédie de cet auteur, que vous avez applaudie, vous, les vieillards : car les jeunes, je le pense, ne la connaissent pas ; mais nous allons la leur faire connaître, nous n'y épargnerons pas nos soins. La première fois qu'on la joua, elle l'emporta sur toutes les autres. C'était le temps où brillait la fleur des poètes, qui sont maintenant descendus au commun séjour. Mais quoiqu'ils ne vivent plus, ils sont encore utiles aux vivants. Veuillez donc, je vous en prie instamment, écouter sans distraction notre troupe. Bannissez de votre esprit les soucis et les dettes, et que la crainte des créanciers s'efface entièrement. Nous sommes en temps de fête ; c'est fête aussi chez les banquiers. Le calme règne, et les alcyons planent sur le Forum. Le calcul des banquiers est bon : ils ne réclament rien à personne pendant les jeux ; après les jeux, ils ne rendent rien à personne. Si vos oreilles sont disponibles, prêtez-moi attention. Je vais vous dire le titre de la comédie : en grec, c'est *Cleroumenoi* ; en latin, les *Tireurs au sort*. L'auteur grec est Diphile¹ ; puis Plaute, avec son nom qui jappe², l'a transcrite en latin.

Ici (*montrant la maison de Lysidame*) demeure un vieillard marié ; il a un fils, lequel habite avec son père dans cette maison. A ce vieillard appartient un esclave, qu'une maladie tient au lit. Ou plutôt, par Hercule ! il est couché, ne mentons pas. Cet esclave (il y a de cela seize ans) aperçut, à l'aube naissante, une petite fille qu'on exposait ; il court à la femme qui abandonnait l'enfant et la lui réclame : il l'obtient ; il l'emporte aussitôt à la maison. Il l'offre à sa maîtresse, et la recommande à ses soins pour l'élever ; la

¹ auteur grec du 4^{ème} siècle av. J.-C, dont les pièces ont été perdues.

² le nom de l'auteur est aussi celui d'une race de chiens.

maîtresse s'en charge, et tient son rôle avec le zèle d'une mère, ou peu s'en faut. Quand la fillette fut grande et en âge de plaire, voilà que notre vieillard se meurt d'amour pour elle, et, de son côté, le jeune homme fait de même. Tous les deux arment leurs légions, le père contre le fils, le fils contre le père, à l'insu l'un de l'autre. Le vieillard a mis en avant son fermier, avec ordre de demander la belle en mariage, comptant bien, si son homme réussit, se réserver d'agréables veilles hors du logis, en cachette de sa femme. Le fils, d'autre part, fait faire à son écuyer une demande en mariage, ne doutant pas que, si l'affaire se conclut, il tiendra ce qu'il aime dans son bercail. Mais l'épouse du vieillard a deviné ses projets d'amour ; aussi s'est-elle rangée du parti de son fils. Le vieillard, à son tour, a compris qu'il avait en son fils un rival, obstacle dangereux ; il l'a expédié, pour s'en défaire, à l'étranger. La mère, qu'on n'abuse pas, protège l'absent, comme s'il était là. N'attendez pas qu'il paraisse aujourd'hui dans la comédie ; il ne reviendra pas à la ville. Plaute ne l'a pas voulu ; il a rompu un pont qui se trouvait sur la route du jeune homme. Sans doute il y a ici des gens qui se disent à l'oreille : « Qu'est-ce que cela ? Dites-moi donc, des noces d'esclaves ! on va voir des esclaves se marier, ou rechercher filles en mariage ? On nous donne du nouveau, quelque chose qui ne se voit en aucun pays du monde. » Eh bien, moi, j'affirme que cela se pratique en Grèce, et à Carthage, et même ici, dans nos contrées, en Apulie ; et les mariages d'esclaves sont là chose plus soignée que les mariages même entre citoyens¹. Si ce n'est pas vrai, gageons ; mette qui voudra une amphore de vin miellé, pourvu que nous prenions pour juge un Carthaginois, voire même un Grec, ou, à cause de moi, un Apulien. Eh bien ! vous ne dites mot ? Je vois, personne n'a soif. Revenons à la jeune fille exposée dans son enfance, et que les deux esclaves se disputent avec tant de chaleur. A la fin, elle se trouvera pure, et de condition libre, et fille d'un citoyen d'Athènes. Elle ne fera rien qui blesse la pudeur, dans cette comédie s'entend. Mais laissez finir le spectacle ; par Hercule ! un moment après, si l'on veut payer, je ne crois pas qu'elle se fasse prier pour convoler, et sans attendre les témoins. C'est assez. Salut, soyez fortunés et triomphez par votre loyal courage, dorénavant comme au temps passé.

[comédie](#)

TEXTE 3 :

PLAUTE, scène d'exposition du *Miles gloriosus*, le *Soldat fanfaron*, vers 1-69. Traduction Clouard, Garnier. Pour une traduction plus expressive, voir *Anthologie de la littérature latine*, J. Gaillard, Folio n° 4272, p. 59-62.

En l'absence de prologue, le début de la pièce permet d'exposer l'intrigue par le dialogue, ici entre Pyrgopolinice (en grec « le vainqueur de la place forte ») et le parasite Artotrogus (« rongeur de pain »). Corneille se souviendra de ce passage pour le rôle de Matamore dans l'Illusion comique.

PYRGOPOLINICE

Soignez mon bouclier ; que son éclat soit plus resplendissant que les rayons du soleil dans un ciel pur. Il faut qu'au jour de la bataille, les ennemis, dans le feu de la mêlée, aient la vue éblouie par ses feux. Et toi, mon épée, console-toi, ne te lamente pas tant, ne laisse point abattre ton courage, s'il y a trop longtemps que je te porte oisive à mon côté, tandis que tu frémis d'impatience de faire un hachis d'ennemis. Mais où est Artotrogus ? Ah, le voici.

ARTOTROGUS

¹ en réalité le mariage entre esclaves n'existe pas juridiquement.

Il est là, le fidèle compagnon d'un guerrier courageux, intrépide, beau comme un roi, vaillant comme un héros. Mars n'oserait, pour vanter ses vertus, les comparer aux tiennes.

PYRGOPOLINICE

Tu te souviens du garçon que je sauvai dans les champs Curculioniens¹, où commandait en chef Bombomachidès Clytomestoridysarchidès², petit-fils de Neptune ?

ARTOTROGUS

Je m'en souviens; tu veux parler de ce guerrier aux armes d'or, dont tu dispersas d'un souffle les légions, comme le vent dissipe les feuilles ou le chaume des toits.

PYRGOPOLINICE

Cela n'est rien, par Pollux !

ARTOTROGUS

Rien, par Hercule, au prix de toutes les autres prouesses... (*à part*) que tu n'as jamais faites. S'il existe un plus effronté menteur, un glorieux plus vain, eh bien, je me vendrai à lui en toute propriété ; sinon, on se paiera une orgie de confitures d'olives.

PYRGOPOLINICE

Où es-tu ?

ARTOTROGUS

Me voici. Et dans l'Inde, par Pollux, comme tu cassas, d'un coup de poing, le bras à un éléphant !

PYRGOPOLINICE

Comment le bras ?

ARTOTROGUS

Je voulais dire la cuisse.

PYRGOPOLINICE

Et j'y allais négligemment.

ARTOTROGUS

Si tu y avais mis toute ta force, par Pollux, tu aurais traversé le cuir, le ventre, la mâchoire de l'éléphant avec ton bras.

PYRGOPOLINICE

Je ne veux pas entendre parler de tout cela pour le moment.

ARTOTROGUS

Par Hercule, tu n'as pas besoin de me raconter tes hauts faits, à moi qui les connais si bien. (*A part.*) C'est mon ventre qui me cause toutes ces tribulations ; il faut que mes oreilles les subissent, pour que mes dents ne s'allongent pas ; et je suis obligé d'applaudir à tous les mensonges qu'il lui plaît d'inventer.

PYRGOPOLINICE

Qu'est-ce que je voulais dire ?

ARTOTROGUS

Ah, je sais déjà ta pensée. Oui, le fait est vrai, par Hercule, je m'en souviens.

PYRGOPOLINICE

Qu'est-ce ?

ARTOTROGUS

Tout ce qu'il te plaira.

PYRGOPOLINICE

As-tu des tablettes ?

ARTOTROGUS

Veux-tu enrôler des troupes ? j'ai aussi un poinçon.

PYRGOPOLINICE

Que tes pensées s'accordent bien avec les miennes !

¹ = des charançons

² littéralement « fils du guerrier bourdonnant » et « fils de l'illustre meneur sans pouvoir ».

ARTOTROGUS

C'est un devoir pour moi de connaître ton humeur, de m'en faire une étude assidue, pour que mon esprit vole au-devant de tes désirs.

PYRGOPOLINICE

Te souviens-tu ?...

ARTOTROGUS

Oui, cent cinquante hommes en Cilicie, cent Scytholatronides¹, trente Sardes, soixante Macédoniens périrent sous tes coups en un seul jour.

PYRGOPOLINICE

Combien cela fait-il de morts ?

ARTOTROGUS

Sept mille.

PYRGOPOLINICE

Ce doit être cela ; tu comptes bien.

ARTOTROGUS

Je n'ai pas besoin de tenir registre pour m'en souvenir.

PYRGOPOLINICE

Par Pollux, ta mémoire est excellente.

ARTOTROGUS (*à part*)

Les bons morceaux me la rafraîchissent.

PYRGOPOLINICE

Tant que tu te comporteras comme jusqu'à ce jour, tu seras sans arrêt bien nourri ; je t'admettrai toujours à ma table.

ARTOTROGUS (*avec un redoublement de chaleur*)

Hein ! Et en Cappadoce, si ton glaive ne s'était pas émoussé, n'aurais-tu pas tué d'un seul coup cinq cents ennemis ?

PYRGOPOLINICE

Mauvais soldats, s'ils avaient échappé !

ARTOTROGUS

Et pourquoi te dirais-je ce qui est connu de l'univers, que Pyrgopolinice efface tout ce qui existe sur la terre par sa bravoure, sa beauté, sa force invincible ? Toutes les femmes t'adorent, et elles n'ont pas tort, vraiment ; tu es si magnifique ! ... Par exemple, celles qui me prirent hier par mon manteau.

PYRGOPOLINICE

Que t'ont-elles dit hier ?

ARTOTROGUS

« N'est-ce point Achille qui est avec toi ? demandait l'une d'elles. Non, répondis-je, c'est son frère. Ah ! oui, par Castor, s'écrie l'autre avec un mouvement de tête ; qu'il me semble beau ! qu'il a l'air noble ! Regarde, comme sa chevelure tombe avec grâce ! Heureuses les femmes qui ont place dans son lit ! »

PYRGOPOLINICE

Oui-da ! elles s'exprimaient ainsi ?

ARTOTROGUS

Et elles m'ont supplié toutes les deux de te mener aujourd'hui de ce côté-là, comme la procession des jeux.

PYRGOPOLINICE

Un homme est bien à plaindre d'être si beau.

ARTOTROGUS

Oh! oui. Elles m'assomment ; ce sont toujours des prières, des sollicitations, des instances pour que je leur procure le bonheur de te voir ; ce sont des messages pour me faire venir, au point que je n'ai plus le temps de vaquer à tes affaires.

¹ « mercenaires scythes »

PYRGOPOLINICE

Il est l'heure, je crois, d'aller à la place, pour payer aux soldats que j'enrôlai hier le prix de leur engagement. Le roi Séleucus m'a prié avec instance de lever et d'enrôler pour lui des mercenaires. Je veux consacrer la journée au service de ce prince.

ARTOTROGUS (d'un air belliqueux)

Eh bien ! marchons.

PYRGOPOLINICE (*à sa suite*)

Soldats, suivez-moi !

[comédie](#)

TEXTE 4 :

PLAUTE, scène d'exposition du *Curculio*, le *Charançon*. Vers 1-95. Traduction Clouard, Garnier.

Le jeune Phédrome, amoureux d'une innocente victime d'un proxénète, s'explique avec son esclave Palinure.

[PALINURE, PHÉDROME, un flambeau à la main ; suite d'esclaves portant un vase rempli de vin, une coupe, etc.]

PALINURE. — A cette heure de la nuit, en cet équipage et avec ce cortège, ne puis-je savoir où tu vas, dis, Phédrome ?

PHÉDROME. — Où m'appellent Vénus et Cupidon. Où m'invite l'Amour. En pleine nuit ou à la tombée du soir, s'il y a rendez-vous convenu avec partie adverse, il faut se rendre, bon gré mal gré, où l'ordonnance appelle.

PALINURE. — Mais enfin...

PHÉDROME. — Enfin... tu m'ennuies.

PALINURE. — Ah, ce n'est pas joli, il n'y a pas de quoi te vanter. Alors, c'est toi qui es toi-même ton petit laquais, ton porte-flambeau !

PHÉDROME. — Et pourquoi ne porterais-je pas moi-même ce travail des abeilles, ce doux extrait des fleurs à mes délices douces comme le miel ?

PALINURE. — Où vas-tu donc ?

PHÉDROME. — Si tu le demandes, je te l'apprendrai.

PALINURE. — Si je veux te le demander, que répondras-tu ?

PHÉDROME. — Voici le temple d'Esculape.

PALINURE. — Il y a plus d'un an que je le sais.

PHÉDROME (*montrant la maison de Cappadox¹*). — Et tout près, cette porte la plus close du monde... Salut, porte la plus close du monde ! es-tu bien portée ?

PALINURE (*se tournant aussi vers la porte, et contrefaisant Phédrome*). — Tu n'as pas eu la fièvre hier, ou il y a trois jours ? Et hier, as-tu bien soupé ?

PHÉDROME. — Tu te moques de moi ?

PALINURE. — Et pourquoi aussi es-tu assez fou pour demander à une porte des nouvelles de sa santé ?

PHÉDROME. — Par Hercule ! c'est que je l'ai vue si aimable et si discrète ! Elle ne souffle jamais mot : muette quand on l'ouvre, et quand ma belle sort la nuit secrètement pour me voir, muette encore.

PALINURE. — Est-ce que tu fais ou veux faire quelque bêtise indigne de toi ou de ta famille, Phédrome ? Vas-tu entreprendre une attaque contre une femme honnête, ou qui devrait l'être ?

¹ C'est le *leno* qui retient la jeune fille, appelé plus bas l'entremetteur.

PHÉDROME. — Point du tout : que Jupiter là-haut m'en préserve !

PALINURE. — Je fais le même vœu. Gouverne toujours tes amourettes, si tu as du goût, de manière que si l'objet aimé vient à être connu dans le monde, tu n'en aies pas déshonneur. Ne t'expose point à être marqué pour toujours d'infamie.

PHÉDROME. — Que veux-tu dire par là ?

PALINURE. — Que tu ne t'engages pas dans un chemin caillouteux. Si tu aimes, tâche d'avoir toujours tes témoins¹.

PHÉDROME. — En vérité, c'est un entremetteur qui habite là.

PALINURE. — De ce côté-là, on ne t'empêche ni ne te défend d'acheter la marchandise en vente avec ton argent, si tu en as. La voie publique n'est interdite à personne. Pourvu que tu ne te pratiques point de passage dans le clos d'autrui, que tu t'abstiennes de femme mariée, de veuve, de jeune fille, de jeune garçon et d'enfants de bonne maison, aime tout ce qui te plaira.

PHÉDROME. — Cette maison est celle d'un entremetteur.

PALINURE. — Qu'elle soit maudite !

PHÉDROME. — Pourquoi ?

PALINURE. — Parce qu'elle est au service d'un scélérat.

PHÉDROME (*ironiquement*). — Interromps-moi, allons.

PALINURE. — Très volontiers.

PHÉDROME. — Te tairas-tu ?

PALINURE. — Tu m'ordonnais de t'interrompre.

PHÉDROME. — Mais je te le défends maintenant. Pour achever mon récit, il a une jeune esclave.

PALINURE. — L'entremetteur qui demeure ici ?

PHÉDROME. — Tu as parfaitement saisi.

PALINURE. — Ainsi je ne craindrai pas de laisser échapper.²

PHÉDROME. — Que tu es insupportable ! Il a dessein d'en faire une courtisane. Elle m'aime ; et moi, je ne veux pas me prêter à cet amour.

PALINURE. — Pourquoi cela ?

PHÉDROME. — Parce que je la veux en toute propriété. Je l'aime comme j'en suis aimé.

PALINURE. — Amour clandestin, mauvais amour : c'est une ruine !

PHÉDROME. — C'est bien comme tu le dis, par Hercule !

PALINURE. — A-t-elle déjà subi le joug ?

PHÉDROME. — Je ne l'ai pas plus touchée que si elle était ma sœur, si ce n'est quelques baisers qui l'ont laissée chaste.

PALINURE. — Fais-y attention toutefois ; la flamme suit de près la fumée. Si la fumée ne brûle pas, la flamme brûle. Qui veut la noix bonne à manger, commence par casser la coquille. Qui vise le lit d'amour, se fraie la voie par les baisers.

PHÉDROME. — Mais elle est encore pure, et ne couche pas.

PALINURE. — Je le croirais, si un entremetteur avait quelque vergogne.

PHÉDROME. — Elle, si tu savais ! dès qu'elle trouve l'occasion de s'esquiver pour me voir, elle me donne un baiser vite, et s'enfuit. Cela nous est possible parce que l'entremetteur malade couche ici dans le temple d'Esculape³. Cet homme me torture.

PALINURE. — Comment ?

PHÉDROME. — Il me demande pour elle tantôt trente mines, tantôt un grand talent⁴ : et je ne puis rien obtenir de lui qui soit juste et raisonnable.

PALINURE. — C'est toi qui as tort de lui demander ce qui ne fut jamais du ressort des entremetteurs.

¹ jeu de mots : le mot *testis* signifie à la fois « témoin » et « testicule » ; l'homme adultère encourait la castration.

² jeu de mots : Palinure ne laissera pas échapper ce qu'il a saisi.

³ les malades couchaient dans ce temple pour que le dieu leur inspire la guérison.

⁴ le talent, monnaie de grande valeur, vaut soixante mines.

PHÉDROME. — J'ai envoyé mon parasite en Carie¹, emprunter de l'argent à un de mes amis. S'il ne m'en rapporte pas, je ne sais plus de quel côté me tourner.

PALINURE. — Si tu salues les dieux, c'est à droite, je pense².

PHÉDROME. — Tu vois à leur porte cet autel de Vénus. J'en ai fait voeu, Vénus aura un déjeuner de moi.

PALINURE. — Comment ! tu t'offres à Vénus pour qu'elle fasse de toi son déjeuner ?

PHÉDROME. — De moi, de toi, d'eux tous (*montrant les esclaves*).

PALINURE. — Tu veux donc la faire vomir ?

PHÉDROME (*à l'esclave qui porte le vin*). — Esclave, donne-moi ce broc.

PALINURE. — Que vas-tu faire ?

PHÉDROME. — Tu vas le savoir. Il y a une vieille qui couche ici comme gardienne de cette porte ; on appelle cette hétaire « Mirobolante biberonneuse ».

PALINURE. — Comme qui dirait une bouteille où l'on met le vin de Chio³.

PHÉDROME. — Bref, elle n'a pas sa pareille comme ivrognesse. A peine ai-je aspergé de vin cette porte, l'odeur l'avertit que je suis là; elle ouvre à l'instant.

PALINURE. — Et ce broc est pour elle ?

PHÉDROME. — Si tu veux bien le permettre.

PALINURE. — Non, par Hercule ! Je voudrais que celui qui le lui porte se cassât le nez par terre : je le croyais pour nous.

PHÉDROME. — Tais-toi. Si elle en laisse, nous en aurons assez.

PALINURE. — Tu as donc là un fleuve que la mer ne contiendrait pas ?

PHÉDROME. — Suis-moi, Palinure, allons à cette porte ; obéis.

PALINURE. — Soit.

PHÉDROME (*versant du vin sur le seuil*). — Bois, bois, porte chérie ; enivre-toi, et sois-nous bienveillante et favorable⁴.

PALINURE (*à la porte, contrefaisant Phédrome*). — Veux-tu des olives, des câpres, un bon ragoût ?

PHÉDROME (*continuant son offrande*). — Éveille ta gardienne, qu'elle vienne à moi.

PALINURE (*à Phédrome*). — Comme tu répands le vin ! Quelle rage te possède ?

PHÉDROME. — Laisse... Vois-tu comme elle s'ouvre, cette porte chérie entre toutes ? Les gonds ne murmurent pas ; qu'ils sont aimables !

PALINURE. — Donne-leur un baiser.

PHÉDROME. — Silence ! Cachons la lumière, et taisons-nous.

PALINURE . —Voilà.

[comédie](#)

¹ Région d'Asie mineure.

² Selon l'usage religieux, le côté gauche étant de mauvais augure.

³ Le vin le plus réputé.

⁴ Parodie de sacrifice religieux.

TEXTE 5 : TÉRENCE, scène d'exposition de *l'Hécyre*. Vers 9-57. Traduction Clouard, Garnier.

Térence faisait partie du cercle des Scipions, hommes politiques qui se flattaient de diffuser la culture grecque. Ses pièces, plus raffinées que celles de Plaute, ne semblent pas avoir plu au même public. On le voit dans ce prologue, intéressant par ses allusions à la création et la représentation des comédies.

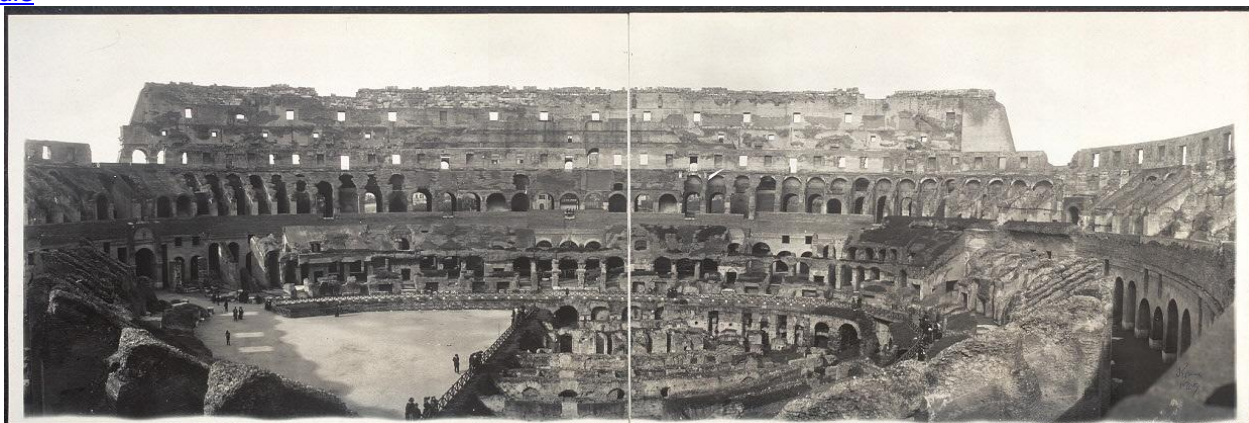
C'est comme avocat que je me présente à vous sous ce costume de Prologue¹. Faites-moi gagner ma cause, et permettez-moi d'user dans ma vieillesse du même privilège qu'au temps de ma jeunesse, où je fis vieillir sur la scène des pièces proscrites à leur naissance, empêchant l'oeuvre écrite de disparaître avec son auteur. Parmi les pièces de Caecilius² que je montais pour la première fois, les unes tombèrent, les autres eurent grand-peine à se maintenir. Mais je savais qu'au théâtre la fortune est changeante, et l'incertitude de l'espérance ne m'a point fait reculer devant la certitude du labeur. Je remontai donc les mêmes pièces avec le plus grand soin, afin d'en obtenir d'autres du même auteur, qui, sans cela, se fût découragé d'écrire. Je réussis à les faire entendre ; une fois connues, elles furent goûtées. Je pus ainsi rendre sa place à un poète que la malice de ses ennemis avait presque rebuté de l'étude, du travail et de l'art dramatique. Si j'avais alors dédaigné ses ouvrages, si j'avais voulu m'appliquer à le décourager et l'engager à ne plus rien faire au lieu de produire, je l'aurais facilement détourné d'écrire d'autres pièces. Maintenant, faites-moi l'honneur d'écouter avec bienveillance ce que j'ai à vous demander.

Je vous présente à nouveau *l'Hécyre*, qu'il ne m'a jamais été possible de faire écouter en silence, tellement la mauvaise fortune s'est acharnée sur elle. Cette mauvaise fortune sera conjurée, si votre bon goût vient en aide à nos efforts. A la première représentation, à peine avais-je commencé qu'une grande parade d'athlètes, et par-dessus le marché l'attente d'un funambule, puis la cohue des clients qui accompagnaient leurs patrons, le tapage et les cris des femmes m'obligèrent à sortir avant la fin. Je recourus pour cette pièce nouvelle à mon vieux procédé : je tentai encore un essai et la représentai derechef. Le premier acte réussit; mais tout à coup le bruit se répand qu'on va donner des gladiateurs. On y vole en foule, on se bouscule, on crie, on se bat pour avoir une place ; pendant ce temps-là, moi, je suis forcé d'abandonner la mienne. Aujourd'hui plus de tumulte, repos et silence. On m'a donné tout loisir de représenter la pièce : vous avez tout pouvoir de relever l'éclat des jeux scéniques. Ne souffrez pas que, par votre faute, l'art théâtral soit réservé à quelques-uns, et faites que votre autorité seconde et soutienne la mienne. Si mon art n'a jamais été pour moi l'objet d'une averse spéculative, si j'ai toujours regardé comme le profit le plus enviable l'honneur de contribuer de toutes mes forces à vos plaisirs, accordez-moi cette grâce : ce poète qui a mis son talent sous ma protection et s'en remet lui-même à votre équité, ne permettez pas qu'une cabale injuste le livre à d'injustes railleries. A cause de moi, prenez sa cause en main, et faites silence, afin que d'autres aient envie d'écrire et que moi, je trouve avantage à monter de nouvelles pièces achetées de ma bourse.

¹ Voir l'introduction du texte 1.

² Poète comique contemporain, le plus célèbre à cette époque, mais dont ne subsistent que des fragments et des titres de comédies.

[comédie](#)



Le Colisée de Rome en 1909 (source de l'image : [CRDP d'Alsace](#)).

B) sources latines de Molière

Bibliographie : Claude Bourqui, *Les sources de Molière : Répertoire critique des sources littéraires et dramatiques*, Paris, SEDES, 1999.

Textes de Molière en ligne : <http://www.toutmoliere.net/>

TEXTES 1 : le prologue et trois extraits de *l'Amphitryon* de Plaute repris par Molière. Traduction Clouard, Garnier.

Prologue

Monologue de [Sosie](#)

[Dialogue](#) Mercure – Sosie

[Dénouement](#) : tirade de Jupiter.

TEXTE 2 : Plaute, *Aulularia* : le monologue de [l'avare](#). Traduction Naudet, 1833.

TEXTES 3 : Phormion de Térence (Molière, *Les Fourberies de Scapin*). Traduction Clouard, Garnier

[Exposition](#)

[La colère de Démiphon](#)

[L'argent de Chrémès](#)

[Les révélations de la nourrice](#)

Extraits 1 : Amphitryon

1. *Le prologue est confié à Mercure (il devient chez Molière un dialogue de Mercure avec la Nuit)*

Vous voulez, n'est-ce pas, que je vous favorise dans votre commerce, soit pour les ventes, soit pour les achats, et que mon secours vous assure tous les gains possibles ; que, grâce à moi, les affaires de toute votre famille s'arrangent bien chez vous et au dehors, que d'amples profits couronnent toujours vos entreprises présentes et futures : vous voulez encore que je ne cesse de vous réjouir vous et les vôtres par d'heureuses nouvelles, et que je vous apporte et vous annonce les plus beaux succès pour la république ; car, vous le savez, les autres dieux m'ont commis l'emploi de veiller aux messages et au commerce : eh bien ! si vous voulez que je m'en acquitte à votre satisfaction, et que mes soins tendent constamment à vous enrichir, il faut que tous, vous écoutiez cette comédie en silence, et que vous soyez arbitres justes et équitables. Maintenant, de quelle part je viens, et quel est l'objet de ma venue, je vais vous le dire ; je m'expliquerai aussi sur mon nom.

C'est Jupiter qui m'envoie; je m'appelle Mercure. Mon père m'a chargé d'une requête auprès de vous, quoiqu'il pensât bien qu'il n'avait qu'à commander, et que vous obéiriez ; il sait que vous lui rendez l'hommage de respect et de crainte qui se doivent à Jupiter. Toutefois, il m'a bien recommandé de vous faire cette demande humblement, en termes fort polis et fort doux; car le Jupiter qui m'envoie redoute autant que n'importe lequel d'entre vous, les coups de bâton. Né de race humaine, tant par sa mère que par son père, faut-il s'étonner qu'il soit timide ? Et moi aussi, moi, le fils de Jupiter, à vivre avec mon père, j'ai appris à craindre les coups. Je viens donc pacifiquement, porteur de paroles de paix, vous demander une chose honnête et facile. On m'envoie, par un honnête motif, solliciter honnêtement une honnête assemblée. En effet, obtenir d'honnêtes gens une malhonnêteté, cela ne se doit pas ; et faire à des gens malhonnêtes une honnête demande, c'est folie. Savent-ils seulement, comprennent-ils ce que c'est qu'honnêteté ? Or, prêtez attention à mes discours. Vous devez vouloir tout ce que nous voulons, mon père et moi ; c'est bien le moins, après tout ce que nous avons fait pour vous et pour la république. Mais

que sert de nous en vanter, comme d'autres font dans les tragédies, comme j'ai vu faire à Neptune, à la Valeur, à la Victoire, à Mars, à Bellone¹ ? Se vanter de leurs bienfaits envers vous ! Tous ces bienfaits, mon père, souverain des dieux, en est le premier auteur. Mais ce n'est pas son habitude de reprocher aux gens de bien le bien qu'il leur fait. Il est persuadé qu'il n'oblige pas des ingrats, et que vous êtes dignes de ses bontés.

Or çà, je vais vous dire d'abord l'objet de mon ambassade, je vous expliquerai ensuite le sujet de la tragédie. Vous fronchez le sourcil ? Parce que je vous annonce une tragédie ? Je suis dieu ; j'ai le pouvoir de la transformer, si vous le souhaitez. D'une tragédie je ferai une comédie, sans y changer un seul vers. Le voulez-vous, ou ne le voulez-vous pas ? Mais quel étourdi je fais ! Comme si je ne le savais pas de science divine ! Oui, je connais votre désir à cet égard. Faisons un mélange, une tragi-comédie. Car, qu'une pièce où figurent des princes et des dieux soit tout à fait une comédie, c'est ce qui ne me paraît pas convenable. Eh bien donc, puisqu'un esclave y joue son rôle, je la convertirai, comme je viens de vous le promettre, en une tragi-comédie.

Voici maintenant ce que Jupiter m'a chargé de vous demander. Il faut que des inspecteurs, à chacun des gradins, surveillent dans toute l'enceinte les spectateurs. S'ils tombent sur une cabale montée, qu'ils saisissent ici même les toges des cabaleurs pour cautionnement. Si quelqu'un a sollicité la palme pour des acteurs ou pour tout autre artiste, soit par des missives, soit par ses démarches personnelles, soit par des intermédiaires; ou si les édiles eux-mêmes prévariquent dans leur jugement, Jupiter ordonne qu'on poursuive les délinquants, comme ceux qui briguent une magistrature pour eux-mêmes ou au profit d'autrui. Il prétend, en effet, que c'est à la vertu que vous devez vos succès, et non à l'intrigue, à la mauvaise foi. Pourquoi donc un comédien ne serait-il pas soumis aux mêmes lois que les plus grands citoyens ? Il faut se recommander par son mérite, sans cabale. On a toujours assez d'appui, quand on va son droit chemin, pourvu qu'on ait affaire à des gens de bonne foi. Encore une autre ordonnance de Jupiter : qu'il y ait aussi des surveillants auprès des acteurs; et si quelques-uns s'avisent de poster des amis pour les applaudir ou pour nuire à leurs rivaux, qu'on leur enlève leur costume, et qu'on leur tanne le cuir. Il n'est pas étonnant que Jupiter prenne intérêt aux comédiens. N'en soyez pas surpris, lui-même il va jouer cette pièce. Vous ouvrez de grands yeux ? Comme si c'était la première fois qu'on vous montrât Jupiter faisant le comédien ! Ici même, l'an dernier, lorsque les acteurs l'invoquèrent sur la scène, il vint et leur prêta son concours. Il est certain d'ailleurs qu'il paraît dans les tragédies. Ainsi Jupiter jouera lui-même aujourd'hui cette comédie, et je la jouerai avec lui.

Maintenant, écoutez bien, je vais exposer le sujet de la pièce.

Cette ville que vous voyez, c'est Thèbes. Cette maison est celle d'Amphitryon, né à Argos, d'un père argien, et mari d'Alcmène, fille d'Electryon. Il commande à présent les armées, car le peuple thébain est en guerre avec les Téléboens. En partant, il a laissé son épouse enceinte. Je n'ai pas besoin de vous dire de quel tempérament est mon père, et tout ce qu'il s'est permis en fait d'aventures galantes, et comme il se passionne pour les beautés qui lui ont tapé dans l'oeil. Il est devenu l'amant d'Alcmène à l'insu d'Amphitryon ; il jouit de son corps, et l'a engrossée par ses embrassements. Il faut que vous sachiez au juste l'état d'Alcmène : elle est doublement enceinte, du fait de son mari et de celui du grand Jupiter. En ce moment mon père est là-dedans qui partage sa couche. Aussi, cette nuit a-t-elle été prolongée, tandis qu'il prend son plaisir à sa volonté : mais sous un déguisement; car il feint d'être Amphitryon.

Quant à moi, ne soyez pas surpris de mon accoutrement et de cet habit d'esclave sous lequel je me présente. Il s'agit d'une vieille et ancienne histoire que je vous rajeunirai. Voilà pourquoi j'ai revêtu ce nouveau costume.

Or donc, mon père est là dans cette maison ; c'est Jupiter, qui s'est transformé en la ressemblance d'Amphitryon, et tous les esclaves en le voyant croient voir leur maître. Voilà comme il se métamorphose, quand il lui plaît. Moi, j'ai pris la figure de l'esclave Sosie, qui a suivi Amphitryon à l'armée ; il fallait bien que je pusse accompagner et servir mon père dans ses amours, sans que les gens de la maison vissent

¹ Déesse de la guerre.

me demander qui je suis, quand ils me verraient aller et venir à chaque instant, dans la maison. Ils me croiront un esclave, leur camarade, et personne ne me dira : qui es-tu ? que veux-tu ?

Mon père, à l'heure qu'il est, ne se fait faute de plaisir; il tient en même lit, dans ses bras, l'objet de son ardeur. Il lui raconte les événements de la guerre. Alcmène croit être auprès de son époux, elle se livre à un amant. Mon père lui dit comment il a défait les ennemis, quelles récompenses il a reçues. Ces récompenses décernées à Amphitryon, nous les avons dérobées : tout est possible à mon père. Aujourd'hui Amphitryon va revenir de l'armée, et avec lui l'esclave dont vous voyez le portrait en ma personne. Mais, pour qu'on puisse aisément nous reconnaître, j'aurai toujours ce petit plumet sur mon chapeau ; mon père portera sous le sien un cordon d'or, Amphitryon n'en portera pas. Ces signes ne seront visibles à personne de la maison, vous seuls pourrez les voir.

Mais voici venir l'esclave d'Amphitryon, Sosie ; il arrive du port avec sa lanterne. Je vais, pour sa bienvenue, le chasser de ce logis. Le voici. Regardez, vous serez récompensés de votre peine ; Jupiter et Mercure joueront la comédie !

Vers 1-152.

2. *Monologue de Sosie* (= Molière acte I, scène 1, vers 159-187)

Quelle audace! Vit-on jamais homme plus téméraire que moi ? Quand je sais comment se comporte notre jeunesse aujourd'hui, cheminer seul, la nuit, à l'heure qu'il est ! Mais que deviendrais-je, si les triumvirs¹ me fourraient en prison ? Demain on me tirerait de la cage pour me donner les écrivains. Je ne pourrais pas m'expliquer; mon maître ne serait pas là pour me défendre, et personne n'aurait pitié de moi, pendant que huit robustes gaillards battraient mon pauvre dos comme une enclume. Voilà la belle réception que me fera la république à mon retour. C'est la faute de mon maître, aussi. Quelle dureté, à peine dans le port, de m'envoyer, bon gré, mal gré, à cette heure de la nuit ! Ne pouvait-il pas attendre jusqu'au jour pour ce message ? Que la servitude chez les riches est une rude condition, et que malheureux est l'esclave d'un grand ! Nuit et jour, à chaque instant, mille choses à dire ou à faire. Jamais de repos. Le maître, exempt de travail, vous taille largement la besogne. Tout ce qui lui passe par la tête lui semble juste et raisonnable. Que ses ordres vous donnent beaucoup de mal, qu'ils excèdent ou non vos forces, il n'en tient compte, il n'y songe seulement pas. Ah ! qu'on a d'injustices à souffrir quand on sert ! et cependant il faut garder, supporter ce fardeau avec tous ses ennuis.

Vers 153-175.

¹ les triumvirs sont ici les magistrats chargés de la police

3. *Dialogue Mercure – Sosie* (Molière, acte I, scène 2)

SOSIE. — Allons nous acquitter du message dont Amphitryon m'a chargé pour Alcmène. (*Apercevant Mercure.*) Mais qui est-ce qui se tient là devant la maison à cette heure de nuit ? Cela ne me dit rien de bon.

MERCURE (*à part*). — Il n'y a pas de plus grand poltron.

SOSIE (*à part*). — Je me figure que cet homme est venu tout exprès pour rebattre mon manteau.

MERCURE (*à part*). — Il a peur. Je veux m'en amuser.

SOSIE (*à part*). — C'est fait de moi. La mâchoire me démange. Certainement il va me régaler d'une provision de coups pour mon arrivée. Il est trop bon; mon maître m'a fait veiller, lui avec ses gourmades veut me faire dormir. Je suis mort ! Voyez, par Hercule ! qu'il est grand et robuste !

MERCURE (*à part*). — Parlons haut pour qu'il m'entende; il faut redoubler son effroi. (Haut.) Allons! mes poings, il y a longtemps que vous n'avez été bons pourvoyeurs. Il me semble qu'il s'est passé un siècle, depuis qu'hier vous couchâtes par terre ces quatre hommes bien endormis et nus comme ver.

SOSIE (*à part*). — Ah ! quelle peur j'ai de changer de nom aujourd'hui ! de Sosie je deviendrai Quintus¹ ! Il dit qu'il a couché par terre quatre hommes : je tremble d'augmenter le nombre.

MERCURE (*dans l'attitude d'un homme qui se prépare à frapper*). — Or çà, à nous deux; comme cela.

SOSIE (*à part*). — Le voilà sous les armes; il est tout prêt.

MERCURE (*à part*). — Il ne s'en ira pas sans se faire rosser.

SOSIE (*à part*). — Qui donc ?

MERCURE — Le premier que je rencontrerai... je lui fais avaler mes poings.

SOSIE (*à part*). — Non, non, je ne mange pas la nuit, si tard; je viens de souper. Tu feras mieux de servir ce repas à des gens en appétit.

MERCURE (*à part*). — Ces poings-là sont d'un assez bon poids.

SOSIE (*à part*). — Je suis perdu ! il pèse ses poings.

MERCURE — Si je commençais à le caresser pour l'endormir ?

SOSIE (*à part*). — Tu me ferais grand bien. Voilà trois nuits que je ne dors pas.

MERCURE — Je suis très mécontent de ma main. Elle ne sait plus frapper comme il faut une joue. Il faut qu'un homme ne soit plus reconnaissable, quand on lui a frotté le museau avec le poing.

SOSIE (*à part*). — Il va me mettre en presse, et me façonner à neuf la figure.

MERCURE (*à part*). — Il faut qu'il ne reste pas un seul os à une mâchoire, si les coups ont été bien appliqués.

SOSIE (*à part*). — Je suis sûr qu'il a envie de me désosser comme une murène. Va-t'en, vilain désosseur d'hommes. C'est fait de moi, s'il m'aperçoit.

MERCURE (*à part*). — Ne sens-je pas ici quelqu'un ? C'est tant pis pour lui.

SOSIE (*à part*). — O ciel ! est-ce que j'ai de l'odeur ?

MERCURE — Il ne peut pas être éloigné. (Avec une ironie menaçante.) Mais il faut qu'il revienne de loin.

SOSIE (*à part*). — C'est un sorcier.

MERCURE (*à part*). — Les poings me démangent.

SOSIE (*à part*). — Si tu les apprêtes pour moi, attendris-les un peu contre la muraille.

MERCURE (*à part*). — Des paroles ont volé jusqu'à mes oreilles.

SOSIE (*à part*). — Que je suis malheureux d'avoir une voix oiseau ! il fallait lui couper les ailes.

MERCURE (*à part*). — Il vient au galop chercher sa ruine.

SOSIE (*à part*). — Je ne suis pas le moindrement à cheval.

MERCURE (*à part*). — Allons! une bonne charge de coups.

SOSIE (*à part*). — La traversée m'a bien assez fatigué. J'ai encore mal au coeur. A peine si je puis marcher sans rien porter ; comment veux-tu que j'aïlle avec ton fardeau ?

MERCURE (*à part*). — Assurément, j'entends ici parler je ne sais qui.

¹ Prénom romain particulièrement banal.

SOSIE (*à part*). — Je suis sauvé, il ne m'a pas vu. Il dit qu'il a entendu parler je ne sais qui ; moi, je m'appelle Sosie.

MERCURE (*à part*). — Une voix, ce me semble, est venue de ce côté frapper mon oreille.

SOSIE (*à part*). — J'ai peur de payer aujourd'hui pour ma voix qui le frappe.

MERCURE — Le voici justement qui s'approche.

SOSIE (*à part*). — J'ai peur, je tremble de tout mon corps. Je ne saurais dire, si on me le demande, en quel lieu de la terre je suis dans ce moment. La terreur me rend perclus, immobile ; c'en est fait de Sosie et du message de mon maître. Mais non, parlons vertement à cet homme, pour qu'il me croie du courage ; il n'osera pas me toucher.

MERCURE — Où vas-tu, toi qui portes Vulcain dans cette prison de corne ?

SOSIE — Qu'est-ce que cela te fait, à toi qui brises les os des gens à coups de poing ?

MERCURE — Es-tu esclave ou homme libre ?

SOSIE — L'un ou l'autre, selon mon bon plaisir.

MERCURE — Ah! çà, répondras-tu ?

SOSIE — Eh, je te réponds.

MERCURE — Coquin !

SOSIE — A l'instant tu mens.

MERCURE — Je te ferai bientôt convenir que je dis vrai.

SOSIE — Pourquoi faire ?

MERCURE — Puis-je enfin savoir où tu vas ? à qui tu es ? ce qui t'amène ?

SOSIE — Je vais là; j'appartiens à mon maître. Es-tu plus savant ?

MERCURE — Je contraindrai bien ta coquine de langue à me céder.

SOSIE — Tu crois ? Ma langue est honnête fille.

MERCURE — Tu ne cesseras pas d'ergoter ? Qu'as-tu à faire auprès de cette demeure ?

SOSIE — Et toi-même ?

MERCURE — Le roi Créon met ici chaque nuit une sentinelle.

SOSIE — Il fait bien. Nous étions au loin, il a protégé notre logis : mais tu peux t'en aller à présent; dis-lui que les gens de la maison sont de retour.

MERCURE — Je ne sais à quel titre tu peux en être ; mais si tu ne t'éloignes au plus vite, notre ami, tu ne seras pas reçu en ami de la maison.

SOSIE — Mais je demeure ici, te dis-je, et je suis serviteur dans ce logis.

MERCURE — Sais-tu bien...? Je ferai de toi un personnage *à part*, si tu ne t'en vas.

SOSIE — Comment cela ?

MERCURE — Oui, on t'emportera : tu ne t'en iras pas, si je prends un bâton.

SOSIE — Tu as beau dire, je soutiens que je suis un des serviteurs de cette maison.

MERCURE — Prends garde, tu vas être battu; dépêche-toi de partir.

SOSIE — Comment ! tu voudrais, quand j'arrive, m'interdire l'entrée de chez nous ?

MERCURE — C'est ici ta demeure ?

SOSIE — Je te dis que oui.

MERCURE — Qui donc est ton maître ?

SOSIE — Amphitryon, maintenant général des Thébains, époux d'Alcmène.

MERCURE — Quoi ? quel est ton nom ?

SOSIE — A Thèbes on m'appelle Sosie, fils de Dave¹.

MERCURE — Ô comble de l'effronterie ! Venir avec un tissu de fourberies et de mensonges ! Tu t'en repentiras.

SOSIE — Point du tout, je viens avec un tissu de laine et non de mensonges.

MERCURE — Encore un mensonge, car tu viens avec tes pieds et non avec un tissu de laine.

SOSIE — Oui-da.

¹ jeu de mots comique : Sosie est un nom d'esclave grec, Dave d'esclave romain.

MERCURE — Oui-da, tu mérites d'être rossé pour tes impostures.

SOSIE — Oui-da, par Pollux, je m'en passerai.

MERCURE — Oui-da, tu le seras malgré toi. Tiens, voilà qui est fait; on ne te demande pas ton avis. (Il le bat.)

SOSIE — Grâce ! par humanité !

MERCURE — Oses-tu dire encore que tu es Sosie, quand c'est moi qui le suis ?

SOSIE — Je suis perdu !

MERCURE — Tu n'y es pas encore : ce sera bien autre chose. A qui appartiens-tu maintenant ?

SOSIE — A toi, puisque ton poing t'a mis en possession de ma personne. Ô Thébains ! citoyens ! à l'aide !

MERCURE — Tu cries, bourreau ? Parle : pourquoi viens-tu ?

SOSIE — Pour être la victime de tes poings.

MERCURE — A qui appartiens-tu ?

SOSIE — A Amphitryon, te dis-je, moi, Sosie.

MERCURE — Je t'assommerai pour mentir ainsi. C'est moi qui suis Sosie ; ce n'est pas toi.

SOSIE (*à part*). — Plût aux dieux que tu le fusses au lieu de moi, comme je t'étrillerais !

MERCURE — Tu murmures ?

SOSIE — Je me tais.

MERCURE — Qui est ton maître ?

SOSIE — Qui tu voudras.

MERCURE — Hein ? Quel est ton nom ?

SOSIE — Pas de nom, sinon celui qu'il te plaira que je porte.

MERCURE — Tu me disais que tu étais Sosie, à Amphitryon.

SOSIE — Je me suis trompé; c'est associé à Amphitryon que je voulais dire.

MERCURE — Je savais bien que nous n'avions pas d'autre esclave Sosie que moi. Tu as perdu l'esprit.

SOSIE (*à part*). — Que n'en as-tu fait autant de tes poings !

MERCURE — C'est moi qui suis ce Sosie que tout à l'heure tu prétendais être.

SOSIE — Je t'en supplie, permets-moi de te parler en paix, et sans que les poings s'en mêlent.

MERCURE — Eh bien ! faisons trêve pour un moment, et parle.

SOSIE — Je ne parlerai pas que la paix ne soit conclue ; tu es trop fort des poings.

MERCURE — Dis tout ce que tu voudras, je ne te ferai pas de mal.

SOSIE — Tu me le promets ?

MERCURE — Oui.

SOSIE — Et si tu me trompes ?

MERCURE — Qu'alors retombe sur Sosie la colère de Mercure.

SOSIE — Écoute donc. A présent, je peux parler librement sans rien déguiser. Je suis Sosie, esclave d'Amphitryon.

MERCURE — Ça recommence !

SOSIE — J'ai fait la paix, j'ai fait un traité. Je dis la vérité.

MERCURE — Gare aux coups !

SOSIE — Ce que tu voudras, comme tu voudras; tu es le plus fort des poings. Mais tu auras beau faire; par Hercule ! je ne me renierai pas.

MERCURE — Je veux être mort si tu m'empêches aujourd'hui d'être Sosie.

SOSIE — Et toi, par Pollux, tu ne m'empêcheras pas d'être moi, et d'appartenir à mon maître. Il n'y a pas ici d'autre esclave nommé Sosie que moi, qui ai suivi Amphitryon à l'armée.

MERCURE — Cet homme est fou.

SOSIE — Tu me gratifies de ton propre mal. Quoi, maudit animal ! est-ce que je ne suis pas Sosie, l'esclave d'Amphitryon ? Notre vaisseau ne m'a-t-il pas conduit ici, cette nuit, du port Persique ? Mon maître ne m'a-t-il pas envoyé ici ? N'est-ce pas moi que voilà debout devant notre maison ? N'ai-je pas une lanterne à la main ? Ne parlé-je pas ? Ne suis-je pas éveillé ? Cet homme ne m'a-t-il pas tout à l'heure pilé à coups de

poing ? Vraiment, oui ; ma pauvre mâchoire ne s'en ressent que trop. Mais pourquoi tant tarder ? Entrons chez nous.

MERCURE — Chez vous ?

SOSIE — Oui, bien sûr.

MERCURE — Non, tu n'as dit que des mensonges. C'est moi qui suis Sosie, esclave d'Amphitryon. Notre vaisseau est parti cette nuit du port Persique, et nous avons pris la ville où régna Ptérelas, et nous avons défait les légions des Téléboens, et mon maître a tué de sa propre main Ptérelas dans le combat.

SOSIE — Je m'en crois à peine, quand je l'entends parler de la sorte. C'est qu'il dit tous les faits, de point en point, exactement. Mais voyons. Sur le butin enlevé aux Téléboens, qu'a-t-on donné à Amphitryon ?

MERCURE — La coupe d'or qui servait au roi Ptérelas dans ses repas.

SOSIE — Voilà. Et où est-elle à présent ?

MERCURE — Dans un coffret scellé du cachet d'Amphitryon.

SOSIE — Et quel signe porte le cachet ?

MERCURE — Un Soleil levant sur un quadrige. Pourquoi toutes ces questions insidieuses, bourreau ?

SOSIE (*à part*). Voilà des preuves convaincantes. Je n'ai plus qu'à trouver un autre nom. D'où a-t-il vu tout cela ? Mais je vais bien l'attraper. Ce que j'ai fait tout seul, sans témoin, dans notre tente, il ne va jamais pouvoir me le dire. (*Haut.*) Si tu es Sosie, pendant le fort de la bataille que faisais-tu dans la tente ? Je m'avoue vaincu si tu le dis.

MERCURE — Il y avait une grande jarre de vin ; je remplis de ce vin une tasse.

SOSIE — L'y voilà.

MERCURE — Et tel qu'il était sorti du sein maternel, je l'avalai tout pur.

SOSIE — Je finirai par croire qu'il était caché dans la tasse. Le fait est vrai. J'ai bu une grande tasse de vin pur.

MERCURE — Eh bien ! t'ai-je convaincu que tu n'es pas Sosie ?

SOSIE — Tu prétends que je ne le suis pas ?

MERCURE — Oui, certes, puisque c'est moi qui le suis.

SOSIE — J'atteste Jupiter que je le suis et que je dis vrai.

MERCURE — Et moi, j'atteste Mercure que Jupiter ne te croit pas. Il s'en rapportera plus, j'en suis sûr, à ma simple parole qu'à tous tes serments.

SOSIE — Qui suis-je donc, au moins, si je ne suis pas Sosie ? Je te le demande.

MERCURE — Quand je ne voudrai plus être Sosie, alors tu pourras l'être. Mais à présent que je le suis, je t'assommerai si tu ne t'en vas, homme sans nom.

SOSIE — Par Pollux ! plus je l'examine, et plus je reconnais ma figure. Voilà bien ma ressemblance, comme je me suis vu souvent dans un miroir. Il a le même chapeau, le même habit. Il me ressemble comme moi-même. Le pied, la jambe, la taille, les cheveux, les yeux, la bouche, les joues, le menton, le cou; tout enfin. Qu'est-il besoin de paroles ? S'il a le dos labouré de cicatrices, il n'y a pas de ressemblance plus ressemblante. Cependant, quand j'y pense, je suis toujours ce que j'étais. Certes, je connais mon maître, je connais notre maison, j'ai l'usage de ma raison et de mes sens. Ne nous arrêtons pas à ce qu'il peut dire. Frappons à la porte.

MERCURE — Où vas-tu ?

SOSIE — A la maison.

MERCURE — Quand tu monterais sur le char de Jupiter, pour t'enfuir au plus tôt, tu aurais peine encore à éviter le châtement.

SOSIE — Ne m'est-il pas permis de rapporter à ma maîtresse ce que mon maître m'a chargé de lui dire ?

MERCURE — A ta maîtresse, oui, tant que tu voudras; mais pour la nôtre, ici, je ne souffrirai pas que tu lui parles. Si tu m'irrites, tu n'emporteras d'ici que les débris de tes reins.

SOSIE — J'aime mieux me retirer. Ô dieux immortels, secourez-moi ! Que suis-je devenu ? En quoi m'a-t-on changé ? Comment ai-je perdu ma figure ? Est-ce que je me serais laissé là-bas par étourderie ? car il possède mon image, celle qui fut mienne jusqu'aujourd'hui. Vraiment on me fait de mon vivant un honneur

qu'on ne me rendra pas après ma mort¹. Allons au port ; je le dirai à mon maître et tout ce qui s'est passé, à moins que pour lui aussi je sois un inconnu. Ô Jupiter ! porte-moi chance, et puissé-je aujourd'hui, tête chauve, coiffer le chapeau de l'affranchissement ! (*Il sort.*)

Vers 291-462.

¹ Allusion au culte des images des morts, réservé à la noblesse.

4. *Le dénouement : tirade de Jupiter* (Molière, acte III, scène 10)

Rassure-toi, Amphitryon; je viens te protéger avec tous les tiens. Tu n'as rien à redouter. Laisse-là les devins et les aruspices². Je t'instruirai et du passé et de l'avenir, mieux qu'ils ne pourraient le faire, car je suis Jupiter. D'abord, j'ai pris jouissance du corps d'Alcmène ; et de notre union elle a conçu un fils. Toi aussi, tu la rendis mère, avant de partir pour l'armée. Les deux enfants sont nés en même temps. Celui qui est formé de mon sang te couronnera par ses exploits d'une gloire immortelle. Rends à ton épouse ton affection première; elle ne mérite point tes reproches ; elle a cédé à ma violence. Je remonte dans les cieux.

Vers 1131-1143.

[comédie](#)

² ou haruspices : devins d'origine étrusque.

comédie

Extrait 2 : Plaute, Aulularia. Traduction Naudet, 1833.

Monologue d'Euclion après la disparition de sa marmite pleine d'or (Molière, L'Avare, IV, 7).

EUCLION, seul.

Je suis mort ! je suis égorgé ! je suis assassiné ! Où courir ? où ne pas courir ? Arrêtez ! arrêtez ! Qui ? lequel ? je ne sais ; je ne vois plus, je marche dans les ténèbres. Où vais-je ? où suis-je ? Qui suis-je ? je ne sais ; je n'ai plus ma tête. Ah ! je vous prie, je vous conjure, secourez-moi. Montrez-moi celui qui me l'a ravie... vous autres cachés sous vos robes blanchies¹, et assis comme des honnêtes gens... Parle, toi, je veux t'en croire ; ta figure annonce un homme de bien... Qu'est-ce ? pourquoi riez-vous ? On vous connaît tous. Certainement, il y a ici plus d'un voleur... Eh bien ! dis ; aucun d'eux ne l'a prise ? Tu me donnes le coup de la mort. Dis-moi donc, qui est-ce qui l'a ? Tu l'ignores ! Ah ! malheureux, malheureux ! C'est fait de moi ; plus de ressource, je suis dépouillé de tout ! Jour déplorable, jour funeste, qui m'apporte la misère et la faim ! Il n'y a pas de mortel sur la terre qui ait éprouvé un pareil désastre. Et qu'ai-je à faire de la vie, à présent que j'ai perdu un si beau trésor, que je gardais avec tant de soin ? Pour lui je me dérobaïs le nécessaire, je me refusais toute satisfaction, tout plaisir. Et il fait la joie d'un autre qui me ruine et qui me tue ! Non, je n'y survivrai pas.

¹ allusion aux toges blanches des riches, assis aux premiers rangs.



Troupe ambulante, villa de Cicéron à Pompéi, 2^e s. av. J.-C. Source de l'image : [CRDP d'Alsace](#) .

[comédie](#)

Extraits 3 : Phormion. Traduction Clouart, Garnier.

Traduction du résumé de la pièce tel qu'il figure dans les manuscrits :

Démiphon, frère de Chrémès, était parti pour l'étranger, laissant à Athènes son fils Antiphon. Chrémès avait secrètement à Lemnos une femme et une fille, et à Athènes une autre femme et un fils qui aimait éperdument une joueuse de lyre. La femme de Lemnos vient à Athènes et y meurt. La jeune orpheline (Chrémès était absent) s'occupe des funérailles. Antiphon l'y voit et s'éprend d'elle, puis l'épouse grâce à l'adresse d'un parasite. Son père et Chrémès, de retour, font éclater leur mécontentement, puis ils donnent trente mines au parasite, afin qu'il la prenne pour femme. L'argent sert au rachat de la joueuse de lyre. Antiphon garde sa femme, en qui l'oncle reconnaît son enfant.

PHORMION, 1ER PASSAGE : exposition (= Molière, *Fourberies de Scapin*, I, 2)

GÉTA

Dave, tu connais Chrémès, le frère aîné de mon vieux maître ?

DAVE

Sans doute.

GÉTA

Et son fils Phédria ?

DAVE

Comme je te connais.

GÉTA

Il est arrivé que les deux vieux sont partis en même temps, l'un pour Lemnos, le nôtre pour la Cilicie, chez un ancien hôte, qui l'a attiré par ses lettres; car c'est tout juste s'il ne lui promettait pas des montagnes d'or.

DAVE

De l'or à lui, qui en avait déjà tant et plus?

GÉTA

Que veux-tu? Il est comme cela.

DAVE

Oh ! j'aurais bien dû être roi, moi !

GÉTA

Or les deux vieux en partant me laissèrent près de leurs fils, en manière de gouverneur.

DAVE

Ô Géta, on t'a chargé là d'un fâcheux gouvernement.

GÉTA

Je le sais par expérience. C'est mon mauvais génie, j'en suis sûr, qui m'a valu cette charge. Au début, j'ai voulu me mettre en travers; mais que te dirai-je ? en restant fidèle au vieux, il en a cuit à mes épaules.

DAVE

C'est ce que j'ai pensé : c'est folie de regimber contre l'aiguillon.

GÉTA

Je me mis entièrement à leur service et me soumis à leurs volontés.

DAVE

Tu as su te plier aux circonstances.

GÉTA

Notre jeune homme ne fit d'abord rien de mal. L'autre, Phédria, rencontra tout de suite une fillette, une joueuse de cithare et se mit à l'aimer éperdument. Elle était esclave d'un marchand de femmes, infâme coquin, et nous n'avions rien à donner : nos pères y avaient mis bon ordre. Il ne lui restait qu'à repaître ses yeux de sa belle, à la suivre, à l'accompagner à ses leçons et à la reconduire. Nous, par désœuvrement, nous tenions compagnie à Phédria. En face de l'école où elle prenait ses leçons, il y avait une boutique de barbier : c'était là que nous avions l'habitude de l'attendre, jusqu'à ce qu'elle rentrât chez elle. Un jour que nous étions assis à notre poste, survient un jeune homme en larmes ; étonnés, nous lui demandons ce qu'il a : « Jamais, dit-il, je n'ai trouvé le fardeau de la pauvreté aussi pénible et aussi lourd qu'aujourd'hui. Je

viens de voir ici dans le voisinage une jeune fille au désespoir. Sa mère est morte, elle se lamentait devant le corps. Pas une bonne âme, pas une connaissance, pas un parent pour l'aider aux funérailles, hormis une petite vieille. C'est à fendre le cœur. La jeune fille est elle-même d'une figure charmante. » Que te dirai-je ? il nous avait tous attendris. Soudain Antiphon prend la parole : « Voulez-vous que nous allions la voir ? — C'est mon avis », dit un autre ; « allons-y, conduis-nous, je te prie. » On part, on arrive, on voit. La charmante enfant ! on pouvait d'autant mieux le dire qu'elle n'avait rien sur elle pour faire valoir sa beauté. Cheveux épars, pieds nus, aspect négligé, des larmes, des vêtements pitoyables; si sa beauté n'eût pas été si éclatante par elle-même, il y avait là de quoi l'obscurcir. L'autre, l'amoureux de la joueuse de lyre, se borne à dire : « Elle est assez jolie »; mais mon jeune maître...

DAVE

Je devine : il devint amoureux.

GÉTA

Mais à quel point, le devines-tu ? Écoute où il en est venu. Le lendemain, il se rend tout droit chez la vieille ; il la supplie de lui donner accès chez la jeune fille. Elle refuse net. Elle déclare que son procédé n'est pas convenable, que la jeune fille est citoyenne d'Athènes, de bonne vie, de bon lieu ; s'il la veut pour femme, il n'a qu'à procéder légalement ; autrement, on ne l'écouterait pas. Notre garçon ne sait à quoi se résoudre : épouser, il ne demandait pas mieux; mais il craignait son père absent.

vers 63-118

PHORMION, 2E PASSAGE : la colère de Démiphon (Molière, I, 4)

DÉMIPHON

Ainsi donc Antiphon s'est marié sans mon aveu ! Ni mon autorité, mais laissons là mon autorité, ni mon ressentiment tout au moins ne l'a retenu ; il n'a pas eu honte. quelle audace ! Ah ! Géta le conseiller !

GÉTA (*à part*).

Enfin, il songe à moi.

DÉMIPHON

Que vont-ils me dire? Quelle raison trouveront-ils? Je me le demande.

GÉTA (*à part*)

On trouvera; ne t'inquiète pas de cela

DÉMIPHON

Me dira-t-il : je l'ai fait malgré moi; la loi m'y a contraint ? J'entends cela, je ne dis pas non.

GÉTA (*à part*)

Cet aveu me plaît.

DÉMIPHON

Mais sciemment, sans mot dire, donner gain de cause à ses adversaires, est-ce que la loi l'y a forcé aussi ?

PHÉDRIA (*bas à Géta*.)

Voilà l'enclouure.

GÉTA (*bas à Phédria*).

Je la guérirai. Laisse-moi faire.

DÉMIPHON

Je ne sais à quoi me résoudre, tant ce qui m'arrive est inattendu, incroyable ! Je suis dans une telle colère que je ne peux fixer mon esprit et réfléchir. Aussi est-ce quand nos affaires vont le mieux que nous devrions le plus songer tous tant que nous sommes aux moyens de supporter l'adversité. Quand on revient de voyage il faut toujours se représenter des dangers, des pertes, l'inconduite d'un fils, la mort d'une femme, la maladie d'une fille. Il faut se dire que ces accidents sont communs, qu'ils peuvent nous arriver,

afin que notre esprit ne soit surpris de rien, et tout ce qui arrive contrairement à ces prévisions, il faut le compter pour un gain¹.

GÉTA (*bas à Phédria*).

Ô Phédria, on n'imaginerait pas combien je dépasse le patron en sagesse. J'ai médité, moi, sur toutes les disgrâces qui m'attendent, au retour du maître : il me faudra moudre au moulin, être battu, porter des entraves, travailler aux champs. Rien de tout cela ne surprendra mon esprit. Tout ce qui arrivera contrairement à mes prévisions, tout cela, je le compterai pour un gain. Mais que tardes-tu à l'aborder et à lui parler d'abord gentiment ?

DÉMIPHON

J'aperçois Phédria, le fils de mon frère, qui vient à ma rencontre.

PHÉDRIA

Cher oncle, bonjour.

DÉMIPHON

Bonjour, mais où est Antiphon ?

PHÉDRIA

Ton heureux retour...

DÉMIPHON

C'est bon. Réponds à ma question.

PHÉDRIA

Il se porte bien ; il est ici. Mais tout va-t-il comme tu le souhaites ?

DÉMIPHON

Je le voudrais.

PHÉDRIA

Qu'y a-t-il donc ?

DÉMIPHON

Tu le demandes, Phédria ? Et ce beau mariage que vous avez bâclé en mon absence ?

PHÉDRIA

Ah ! est-ce pour cela que tu es fâché contre lui ?

GÉTA (*à part*).

Le bon comédien !

DÉMIPHON

N'ai-je pas sujet d'être fâché ? Je suis impatient de le voir en ma présence; je lui ferai voir que, par sa faute, le plus indulgent des pères est devenu le plus intraitable.

PHÉDRIA

Il n'a pourtant rien fait, mon oncle, qui mérite ta colère.

DÉMIPHON

Les voilà bien ! tous pareils ! Ils s'entendent tous. Qui en connaît un, les connaît tous.

PHÉDRIA

Pas du tout.

DÉMIPHON

L'un est-il en faute, l'autre est là pour plaider sa cause. Que celui-ci fasse une sottise, le premier est là pour le défendre : service pour service.

GÉTA (*à part*).

Il a bien dépeint sans le savoir la conduite de mes deux godelureaux, le vieux.

DÉMIPHON

Si ce n'était pas cela, Phédria, tu ne prendrais pas son parti.

PHÉDRIA

¹ Molière mettra cette réflexion dans la bouche de Scapin (II, 5).

S'il est vrai, mon oncle, qu'Antiphon ait commis une faute qui ait compromis ta fortune ou son honneur, je ne plaide pas pour lui : qu'il subisse la peine qu'il a méritée. Mais si justement un intrigant, fort de sa coquinerie, a tendu un piège à notre jeunesse et nous y a fait tomber, à qui s'en prendre, à nous ou à la justice ? Les juges, par envie, enlèvent souvent au riche ou, par pitié, avantagent le pauvre.

GÉTA (*à part*).

Si je ne savais ce qui en est, je croirais qu'il dit la vérité.

DÉMIPHON

Mais quel juge pourrait reconnaître que le droit est pour toi, quand toi-même tu ne réponds pas un mot, comme il l'a fait, lui ?

PHÉDRIA

Il s'est conduit en jeune homme bien né. Quand on s'est trouvé devant les juges, il lui a été impossible de prononcer la défense qu'il avait préparée, tellement la honte, ajoutée à sa timidité, lui a ôté tous ses moyens.

GÉTA (*à part*).

Bravo, Phédria ! Mais qu'est-ce que j'attends pour aborder le bonhomme ? (A Démiphon) Maître, salut. Je suis bien aise de te revoir bien portant.

DÉMIPHON

Ah ! salut, excellent gouverneur, appui de ma maison, à qui j'ai recommandé mon fils en partant d'ici.

GÉTA

Il y a une heure que je t'entends nous faire le procès à tous, sans que nous le méritions, et moi, moins que tout autre. Car que voulais-tu que je fisse pour toi en cette conjoncture ? Un esclave n'a pas le droit de plaider : la loi le défend; son témoignage même n'est pas reçu.

DÉMIPHON

Passons là dessus. Mon fils est un enfant qui s'est laissé intimider : soit ! Tu n'es qu'un esclave : je l'accorde. [...]

vers 230-295.

[comédie](#)

PHORMION, 3E PASSAGE : l'argent de Chrémès (Molière, II, 5).

(Géta et le parasite Phormion cherchent à soutirer à Chrémès l'argent dont a besoin son fils Phédria pour épouser la jeune esclave dont il est amoureux)

GÉTA

En te quittant, le hasard m'a fait rencontrer Phormion.

CHRÉMÈS

Qui est ce Phormion ?

GÉTA

L'homme à la donzelle.

CHRÉMÈS

J'entends.

GÉTA

L'idée m'est venue de le sonder. Je le tire à part. « Phormion, lui dis-je, pourquoi ne pas voir à régler cette affaire entre nous à l'amiable, au lieu de nous faire la guerre ? Mon maître est galant homme et il a horreur des procès. Tous ses amis au contraire lui conseillaient tantôt de jeter cette femme par la fenêtre. »

ANTIPHON (*à part*).

Qu'est-ce qu'il entame ici, et où va-t-il en venir à présent ?

GÉTA

« Tu me diras qu'il sera puni par la loi, s'il la chasse. Nous avons examiné le cas. Ah ! tu auras à suer, si tu t'attaques à cet homme-là : c'est l'éloquence en personne. Mais prenons qu'il ait le dessous; au bout du compte il n'y va pas de sa tête, il ne s'agit que d'argent. » Voyant mon homme ébranlé par ces paroles : « Nous sommes seuls ici », ai-je dit ; « voyons, combien veux-tu qu'on te donne de la main à la main pour que mon maître renonce à plaider, que la donzelle déguerpisse de chez nous et que tu cesses de nous importuner ? »

ANTIPHON (*à part*).

Les dieux lui font-ils perdre l'esprit ?

GÉTA

« Je peux te le garantir : pour peu que ta demande soit juste et raisonnable, mon maître est si bon que vous n'aurez pas trois mots à échanger ensemble. »

DÉMIPHON

Qui t'a chargé de parler ainsi ?

CHRÉMÈS

Mais il ne pouvait mieux faire pour en arriver où nous voulons.

ANTIPHON (*à part*).

Je suis perdu.

DÉMIPHON

Poursuis.

GÉTA

D'abord mon homme a battu la campagne.

CHRÉMÈS

Voyons, que demande-t-il ?

GÉTA

Ce qu'il demande ? Des choses exorbitantes, fantastiques.

CHRÉMÈS

Précise.

GÉTA

« Si l'on m'offrait, dit-il, un grand talent¹... »

CHRÉMÈS

Une grande volée de coups de bâton, par Hercule ! Il n'a pas honte ?

GÉTA

C'est justement ce que je lui ai dit : « Que crois-tu donc, je te prie, qu'il donnerait, s'il mariait sa fille unique ? Il n'a pas gagné beaucoup à n'en point élever : en voilà une toute trouvée qui réclame une dot. »

Pour faire court et laisser de côté ses impertinences, sa conclusion : « J'ai eu d'abord, a-t-il dit, l'intention d'épouser moi-même la fille de mon ami ; car je prévoyais ce qu'elle aurait à souffrir : donner une fille pauvre à un riche, c'est en faire une esclave. Mais, à te parler franchement, il me fallait une femme qui m'apportât quelque petite chose pour payer mes dettes. Néanmoins encore à présent, si Démiphon veut me donner l'équivalent de ce que je dois recevoir de ma prétendue, il n'y a pas de femme que je préfère à la fille de mon ami. »

ANTIPHON (*à part*).

Est-ce bêtise ou trahison ? Parle-t-il sciemment ou sans réflexion ? Je ne sais que dire.

DÉMIPHON

Mais s'il a des dettes par-dessus la tête ?

GÉTA

« J'ai, m'a-t-il dit, un lopin de terre engagé pour dix mines. »

¹ le talent est une grosse somme, valant 60 mines. Il s'agit d'une monnaie grecque, comme le sont beaucoup de détails pratiques de la comédie romaine.

CHRÉMÉS

Allons, allons, qu'il épouse. Je les donne.

GÉTA

« Item une maisonnette grevée d'autant. »

DÉMIPHON

Ouais ! il abuse.

CHRÉMÉS

Ne crie pas : je te les rendrai, ces dix mines-là.

GÉTA

« Il me faut acheter à ma femme une petite servante. J'ai besoin en outre d'un petit surcroît de mobilier et d'argent pour la noce. Pour cela, a-t-il dit, tu peux bien mettre dix mines. »

DÉMIPHON

Cent procès plutôt, s'il veut. Je ne donne rien. Le coquin viendrait encore se moquer de moi.

CHRÉMÈS

Calme-toi, c'est moi qui payerai. Toi, fais seulement que ton fils épouse celle que nous voulons.

ANTIPHON

Malheur à moi ! Tu m'as perdu, Géta, avec tes fourberies.

CHRÉMÈS

C'est pour l'amour de moi qu'on la met à la porte; il est juste que ce soit à mes dépens.

GÉTA

« Avertis-moi au plus tôt, a-t-il ajouté, s'ils me la donnent, pour que je renvoie l'autre et qu'on ne me tienne pas le bec dans l'eau; car les parents ont décidé de me remettre la dot tout de suite. »

CHRÉMÈS

Il aura l'argent tout de suite. Qu'il leur notifie la rupture ; qu'il épouse celle qui est chez nous.

DÉMIPHON

Et que ce mariage lui porte malheur !

CHRÉMÈS

Fort à propos j'ai apporté de l'argent avec moi : c'est le revenu des propriétés de ma femme à Lesbos. Je vais prendre là-dessus ; je dirai à ma femme que tu en as besoin. (*Chrémès sort avec Démiphon.*)

vers 617-681.

[comédie](#)

PHORMION, 4E PASSAGE : *les révélations de la nourrice* (Molière, III, 7)

CHRÉMÈS

Par Pollux, si je ne me trompe et si je n'ai pas la berlue, c'est la nourrice de ma fille que je vois.

SOPHRONA

Et nulle trace...

CHRÉMÈS

Que dois-je faire ?

SOPHRONA

De celui qui est son père.

CHRÉMÈS

Faut-il l'aborder ou attendre, pour être mieux renseigné ?

SOPHRONA

Si je pouvais le trouver à présent, je n'aurais plus rien à craindre.

CHRÉMÈS

C'est bien elle. Je vais lui parler.

SOPHRONA

Qui parle ici ?

CHRÉMÈS

Sophrona !

SOPHRONA

Et prononce mon nom ?

CHRÉMÈS

Retourne-toi vers moi.

SOPHRONA

Dieux, je vous prie, n'est-ce pas Stilpon ?

CHRÉMÈS

Non.

SOPHRONA

Non, dis-tu ?

CHRÉMÈS

Écarte-toi de cette porte et pousse un peu plus loin, s'il te plaît, Sophrona, et ne m'appelle plus de ce nom-là.

SOPHRONA

Pourquoi? N'es-tu pas, je te prie, l'homme que tu as toujours dit que tu étais ?

CHRÉMÈS

Chut !

SOPHRONA

Pourquoi cette porte te fait-elle peur ?

CHRÉMÈS

Parce que j'ai, enfermée là-dedans, une peste de femme. J'ai pris autrefois ce faux nom, de peur que vous n'allassiez étourdiment jaser dehors, et que, par une voie ou par une autre, ma femme ne découvrit mon secret.

SOPHRONA

Voilà pourquoi, par Pollux, nous avons eu la malchance de ne point te trouver ici.

CHRÉMÈS

Or çà, dis-moi quelle affaire tu as dans cette maison d'où tu sors. Où sont tes maîtresses ?

SOPHRONA

Malheureuse que je suis !

CHRÉMÈS

Eh bien, quoi ? Elles sont en vie, j'espère!

SOPHRONA

Ta fille, oui ; mais sa pauvre mère est morte du chagrin de ne pas te retrouver.

CHRÉMÈS

Quel malheur !

SOPHRONA

Et moi, me voyant vieille, sans appui, sans argent, inconnue, j'ai fait comme j'ai pu : j'ai donné ma jeune maîtresse en mariage à un jeune homme qui est le maître de cette maison.

CHRÉMÈS

A Antiphon ?

SOPHRONA

Oui, à lui-même.

CHRÉMÈS

Comment ? Il a deux femmes ?

SOPHRONA

Ho ! je te prie; il n'a que celle-là.

CHRÉMÈS

Et l'autre, qu'on dit être sa parente ?

SOPHRONA

Eh bien, c'est elle.

CHRÉMÈS

Que dis-tu là ?

SOPHRONA

On s'est concerté pour que notre amoureux pût l'épouser sans dot.

CHRÉMÈS

Bonté divine ! comme le hasard amène souvent à l'improviste des événements qu'on n'oserait pas souhaiter ! En arrivant ici, je trouve ma fille mariée à qui je voulais et comme je voulais. Ce que nous tâchions tous deux de réaliser à toute force, Antiphon, sans notre aide, à force de peine en est venu à bout seul.

vers 735-761.



Peinture de masque, Solonte (Sicile). Source de l'image : [CRDP d'Alsace](#).

[comédie](#)

[Haut du document](#)